Turin

TURIN

ANCIEN ET MODERNE

H. LE LIEURE, EDITEUR

PHOTOGRAPHIE PARISIENNE — JARDIN PUBLIC, *dit* DES REMPARTS

TURIN

INDEX

PANORAMA DE TURIN.	Comte CIBRARIO . . . . . *pag.*	3
PORTE PALATINE	Chev. AGODINO . . . . . -	7
HOTEL DE VILLE	Chev. GARBEROGLIO . . . . . -	9
PALAIS ROYAL	Comte CIBRARIO . . . . . -	11
— MADAME	idem . . . . . -	13
— CARIGNAN	idem . . . . . -	15
CHATEAU DU VALENTIN (côté du Po) . .	Mad. la Comtesse DELLA ROCCA . -	17
— — (côté de la cour) .	Professeur LESSONA . . . . . -	19
PLACE DU STATUT	Chev. ROCCA . . . . . -	21
— VICTOR-EMMANUEL	Chev. GARBEROGLIO . . . . . -	23
— CHARLES-FÉLIX	Avocat BERSEZIO . . . . . -	25
ÉGLISE MÉTROPOLITAINE DE SAINT-JEAN.	Comte SCLOPIS . . . . . -	27
ÉGLISES S^{T}-CHARLES ET S^{TE}-CHRISTINE .	Professeur BARUFFI . . . . . -	29
MONUMENT A EMMANUEL PHILIBERT . .	Chev. ROCCA . . . . . -	31
— PIETRO MICCA	Comte CORSI . . . . . -	33
LA RUE DE LA CERNAÏA	Chev. S. P. ZECCHINI . . . . . -	35
— DE PO ET DE LA ZECCA	Chev. BISCARRA . . . . . -	37
VILLA DE LA REINE	Chev. E. MOROZZO DELLA ROCCA -	39
NOUVEAU JARDIN PUBLIC.	Chev. H. LE LIEURE . . . . . -	41
LE PO ET LA COLLINE	idem . . . . . -	43

IMPRIMERIE DE L'UNION TYPOGRAPHIQUE-ÉDITRICE

PANORAMA DE TURIN

LA ville de Turin est située au confluent du Po et de la Doire à 5° 21' 25" de longitude orientale de l'observatoire de Paris, et 45° 4' 81" de latitude boréale.

Turin dut son nom aux peuples *Taurini*, dont elle était la capitale.

Son enceinte était déjà fortifiée du temps d'Annibal, qui employa, dit-on, trois jours à s'en rendre maître.

Turin avait la forme d'un campement romain. Elle était carrée.

A l'est le mur romain suivait la ligne indiquée par la colonnade du palais Madame.

Au sud il occupait le parcours de la rue Ste-Thérèse.

A l'ouest, dans une excavation qu'on a pratiquée dans la rue de la Grosse Doire, j'ai vu la muraille romaine à quelques pas de l'église des Jésuites en remontant la rue. Là donc était la dernière limite de la ville à l'ouest.

La ligne de l'enceinte romaine au nord est parfaitement déterminée par la porte Palatine, qui est un édifice romain des plus rares.

Le premier agrandissement eut lieu à l'ouest et appartient à une époque ignorée.

La trace du second mur d'enceinte fut reconnue à l'endroit qu'occupe maintenant le monument Siccardi (piazza Savoia).

Le second agrandissement de ce côté est dû à Victor-Amedée II, qui prolongea la ville jusqu'aux casernes.

Le troisième (piazza dello Statuto, via della Cernaia etc.) est tout-à-fait contemporain, ainsi que les fontaines, les *squares* et les *monuments publics*.

La forme actuelle de la place Château, du côté de la façade du palais Madame, avec les arcades, est due à Charles-Emmanuel Ier et a été dessinée par Ascanio Vittozzi.

Ce prince, dans les premières années du XVII siècle, fit construire au sud dix nouveaux quartiers, depuis la place Solferino jusque et y compris l'église de Notre Dame des Anges et celle de Ste-Marie-Magdeleine (les Capucines).

La rue Neuve a été ouverte par lui en perçant un pâté de maisons et de bicoques. La magnifique place de St-Charles a été construite vers la moitié du siècle, d'après les ordres de la régente Marie-Christine, par le comte Amédée de Castellamonte.

En 1669 Charles-Emmanuel II réunit à la ville la longue rue du Po, qui n'était qu'un faubourg; commença la construction des vastes portiques, que l'étranger nous envie, et qui ne furent terminés qu'après 1718, et doubla l'étendue de la place Château, que Charles-Emmanuel III ennoblit ensuite par la construction du palais des Ministères et du nouveau Théâtre Royal. Ce grand Roi fonda aussi l'Académie Militaire, et fit bâtir la rue de la Monnaie (della Zecca).

Les quartiers au sud de la rue du Po furent bâtis sous le règne de Charles-Emmanuel II, l'Adrien du Piémont, et sous la régence de sa veuve Marie-Jeanne-Baptiste de Savoie Nemours. Elle donna le nom de son époux bien aimé et très regretté, à la belle place Carlina, construite en 1678. Là s'élèvera le monument que l'Italie reconnaissante a décrété à Camille Cavour (par le sculpteur Dupré).

Les Français, qui occupèrent le Piémont de 1801 à 1814 en détruisirent les fortifications.

La destruction continua après la Restauration. On ne laissa subsister qu'une partie des bastions à l'est, et ceux qui soutiennent le jardin du Roi au nord.

La construction de la magnifique place Victor-Emmanuel, qui relie la ville au pont sur le Po, construit par le gouvernement français, avait été ordonnée par le roi Victor Emmanuel Ier en 1819. Le plan en étant trop grandiose et trop coûteux, les constructeurs manquèrent, malgré les nombreux avantages qui leur étaient assurés. Charles-Félix ayant modifié le premier plan, fut plus heureux, et non seulement la place fut bâtie en peu de temps, mais des deux côtés, au sud et au nord, un grand nombre de quartiers élégans surgit comme par enchantement et forma, pour ainsi dire, une nouvelle ville.

Au bout de la rue Neuve on construisit une place qui reçut le nom de Charles-Félix; et sous le règne de Charles-Albert s'éleva rapidement le *Borgo Nuovo;* une série de belles maisons s'aligna le long du cours du Po; et le quartier ou faubourg de Vanchiglia parut au nord de la ville.

La ville de Turin est incontestablement une des plus

belles villes de l'Europe; mais il y a quelque chose de plus beau que la ville — c'est le caractère des habitants.

Belliqueux, laborieux, sobres, remplis de bon sens, hospitaliers, amis de la liberté et de l'ordre, très dévoués à la dynastie qui les gouverne avec amour depuis huit siècles, ils ont les meilleures aptitudes, et sont capables des plus grands sacrifices, ainsi qu'ils l'ont prouvé en travaillant depuis de longues années à conquérir l'indépendance et l'unité de l'Italie.

Les grands noms qu'ils peuvent citer avec orgueil dans les derniers temps, Lagrange, Charles-Albert, Gioberti, Balbo, Cavour, Massimo d'Azeglio, n'ont pas besoin de commentaire.

Nous indiquerons à présent d'une manière très sommaire ce qu'il y a de plus remarquable à Turin et dans ses environs.

ÉGLISES.

La Cathédrale, bâtie à la fin du XV siècle. Cette église, d'un beau style bramantesque avec une façade élégante, est ce qu'il y a de plus classique à Turin, mais elle n'est appréciée que par les connaisseurs.

Citons ensuite une chapelle et deux églises d'un style baroque, mais qui exigeait un merveilleux talent. — La chapelle du Saint-Suaire, l'église de Saint-Laurent et l'église de la Consolata. Le père Guarino Guarini en fut l'architecte.

L'église des Jésuites ou des Saints Martyrs, avec sa belle sacristie, a été bâtie en 1577 sur les dessins du célèbre Pellegrino Tibaldi; elle est très riche en beaux marbres; on y remarque deux magnifiques candélabres en bronze.

L'église de Saint-Philippe fut construite dans les premières années du dernier siècle, sur les dessins du père Guarino Guarini, qui s'est montré ici d'un goût plus correct. Juvara y a mis la main après la ruine de la vaste coupole dont le père Guarini l'avait surmontée.

L'église de Ste-Thérèse a été bâtie par ordre et aux frais de la Régente Christine en 1642, sur les dessins du père André Costaguta, Carme déchaussé; d'autres disent du père Valperga.

La superbe chapelle de St-Joseph a été construite en 1725 sur les dessins de Juvara, en suite d'un vœu de Polixène de Hesse Rheinfeld princesse de Piémont.

C'est encore d'après les dessins de Juvara qu'on a bâti la jolie petite église du couvent des chanoinesses de Latran sur la place Carlina: elle sert maintenant de chapelle à l'hôpital militaire.

L'église de St-François de Paule a été bâtie avec les subsides de Marie-Christine et des princes ses fils, après 1630: elle est riche en marbres et en bons tableaux.

L'église Magistrale de l'Ordre de Saint-Maurice et Lazare a été reconstruite en 1679 sur les dessins de Lanfranchi; ornée d'une façade en pierre par le roi Charles-Albert; de marbres et de peintures par le roi Victor-Emmanuel II.

Lanfranchi donna aussi les dessins de la charmante petite église de la Visitation (1661) et de l'église de St-Roch (1667).

L'église des Carmes fut construite dans le dernier siècle sur les dessins de Philippe Juvara.

L'église de la Trinité fut commencée d'après un joli dessin d'Ascanio Vittozzi dans les dernières années du XVI siècle.

La petite église du Corpus Domini, beaucoup trop ornée et trop dorée, est due au talent peu commun du même architecte.

L'église de la *Gran Madre di Dio*, votée en signe de reconnaissance pour le retour du Roi en 1814 par la ville de Turin, fut construite sur le modèle du Panthéon par l'architecte Ferdinand Bonsignore. La dépense fut de deux millions et demi.

L'église Vaudoise (archit. Formento), et celle de Sainte-Julie (archit. Ferrante) bâtie par la marquise Julie de Barol, si renommée pour sa bienfaisance, méritent d'être remarquées.

MONUMENTS.

La Porta Palatina, construction romaine. Au XV siècle on a ajouté les créneaux aux tours.

Le pont du Po, en pierre de taille, long 150 mètres, construit sous l'empire français, achevé après la Restauration.

Le pont de la Doire, chef-d'œuvre de Charles Mosca, d'une seule arche de 45 mètres de corde.

La statue équestre d'Emmanuel-Philibert, en bronze, sur la place de Saint-Charles. La meilleure œuvre de Marocchetti.

Sur la place Charles-Albert la statue équestre en bronze de ce prince, entourée de quatre statues de soldats de différentes armes, par Marocchetti. Ce monument a été érigé par souscription nationale.

Sur la place Carignan la statue de Gioberti, par Albertoni.

Le monument élevé par les Milanais à l'armée Sarde, par Vela, près le palais Madame. La statue de Charles-Albert, par Cevasco, dans le vestibule de la salle où siégeait le Sénat. A la grille du palais Royal les statues équestres de Castor et de Pollux, coulées en bronze par Abbondio San Giorgio; sur la place de l'Hôtel de Ville le monument du Comte Vert, en bronze (dont on fait trop peu de cas), par Pelagio Palagi.

A côté de la porte de l'Hôtel de Ville la statue du prince Eugène de Savoie, par Simonetta, celle du duc de Gênes, par Dini. Sous le vestibule la statue de Charles-Albert, par Cauda, celle de Victor-Emmanuel II, par Vela.

La statue érigée par souscription à Lagrange sur la place de ce nom, œuvre d'Albertoni.

La statue en bronze de Pierre Micca, par le chevalier Cassano, en face du donjon de la citadelle, près du lieu où il consomma le glorieux sacrifice de sa vie (30 août 1706).

Quatre tombeaux de princes de Savoie dans la chapelle du St-Suaire (Amédée VIII, Emmanuel-Philibert, le Prince Thomas, Charles-Emmanuel II), par Cacciatori, Marchesi, Gaggini et Fraccaroli, et la statue de la reine Marie-Adélaïde, par Revelli de Taggia.

Deux statues des reines Marie-Thérèse, femme de Charles-Albert, Marie-Adélaïde, femme de Victor-Emmanuel II, dans l'église de la Consolata, par Vela; les statues de St-Maurice, par Simonetta, de St-Lazare, par Albertoni, sur la façade de l'église Magistrale.

A ces monuments il faut ajouter les statues des hommes illustres qui décorent l'ancien jardin public (*ripari*), de César Balbo, par Vela, de Daniel Manin, par le même sculpteur, du général Bava, par Albertoni, du général Pepe, par G. Butti. Enfin dans la cour de l'Université sont les statues du professeur Riberi, par Albertoni, de L. Gallo, par Vela.

Le tombeau du célèbre jurisconsulte Cassiano dal Pozzo, sire de Reano, premier président du Sénat de Turin, mort en 1578, est une œuvre remarquable, qu'on voit dans une chapelle à droite du grand autel dans l'église de St-Augustin.

Avant la Restauration, ce tombeau, la statue en bronze de Victor-Amédée Ier sur le grand escalier du Palais Royal, par Dupré, et les deux esclaves qui en soutiennent le cheval (de J. Bologna?), et les statues de Sainte-Thérèse et de Sainte-Christine dans l'église métropolitaine, par Pierre Le Gros, étaient à peu près les seules œuvres sculpturales remarquables de la ville de Turin. Mais ses églises ont de nombreuses statues artistement exécutées en bois par Stefano Maria Clemente, Carlo Plura, Ignazio Perucca, Antonio Milocco, Borelli, ecc.

Emmanuel-Philibert avait commencé à acheter des tableaux et quelques statues, afin de créer un musée; Charles-Emmanuel Ier, son digne fils, fit construire une galerie entre le palais Madame et le palais Ducal, et y amassa des trésors artistiques de toute espèce; pendant ce temps on découvrit de beaux restes de bustes, de bas-reliefs et de statues anciennes, que le marquis Maffei réunit sous les arcades de la galerie de l'Université.

Les églises de Turin n'abondent guères en tableaux d'un mérite supérieur. Cependant je dois d'abord appeler l'attention sur un tableau de Defendente Deferrari de Chivasso, peintre d'un grand mérite, dont le nom a été ignoré jusqu'à nos jours. Il a peint Saints Crispin et Crispinien dans une chapelle de la Cathédrale, et son œuvre avait été attribuée à Albert Durer. Ce même peintre est l'auteur du magnifique tableau de Saint-Antoine dans l'église de St-Antoine de Ranvers près Rosta.

Ce peintre vivait à la fin du XV siècle.

Il y a encore un excellent tableau du Guercino (la Vierge au Rosaire) dans l'église de St-Dominique, et plusieurs tableaux assez bons de Moncalvo, Tintoretto, C. Procaccini, Federico Zuccheri, S. Taricco, B. Caravoglia, Conca, Molineri, Giaquinto, Beaumont, F. Meiler, Daniel Seiter, M. Cignaroli, C. F. Panfilo, Domenico Olivieri, heureux imitateur de l'école flamande, Brambilla, D. Guidobono, F. Cavalleri; et de beaux fresques de Bibiena, Alberoni, Crosatto, Bianchi, Galliari, P. E. Morgari sont disséminés dans les églises.

EDIFICES REMARQUABLES.

Le Palais du Roi a été construit sur l'emplacement de plusieurs maisons que l'Archevêque de Turin possédait depuis le château de Porta Fibellona sur la place Château (palais Madame) jusqu'à la Porte Palatine (le Torri). Emmanuel-Philibert construisit un petit palais près du clocher de la cathédrale. Mais le palais actuel fut bâti par Charles-Emmanuel II et terminé par la Régente Marie-Jeanne-Baptiste, sa veuve, dans la seconde moitié du XVII siècle, sur les dessins du comte Amédée de Castellamonte. Remarquable à l'extérieur par ses vastes proportions, ce palais est à l'intérieur un des plus riches et des mieux décorés de l'Europe. En attendant nous signalons à l'attention du public et des voyageurs le grand escalier que le Roi actuel a fait refaire et orner de peintures et de sculptures de nos premiers artistes.

Il y a des bustes et des statues en marbre de Vela, Santo Varni, Dini, Simonetta, Cauda, Giani, Della Vedova; quatre grands tableaux d'Henry Gamba, Gastaldi, Bertini et Ferri fils. La voûte est peinte par Paul Emile Morgari.

Le grand théâtre ou *Teatro Regio* fut construit en 1738 par le comte Benoît Alfieri. C'est un beau théâtre, assez vaste, quoique mal situé près des archives.

Le palais *Madama* est ainsi appelé parce que Madame Royale Marie-Jeanne-Baptiste, mère du roi Victor-Amédée II, y faisait sa résidence; c'est l'ancien château de porta Fibellona. Le Sénat du Royaume y a tenu ses séances depuis 1848 jusqu'en 1864.

La princesse que nous venons de citer le décora de la façade et de deux admirables escaliers en 1718, sur les dessins de Philippe Juvara.

La façade de l'église de Sainte-Christine, sur la place Saint-Charles, est du même architecte et de la même époque.

Le palais Carignan fut bâti vers 1680 par le prince Emmanuel-Philibert, qui, quoique sourd et muet dès la naissance, avait reçu une éducation littéraire assez distinguée. Le dessin est du père Guarino Guarini, qui fut aussi l'architecte du collége des Nobles, aujourd'hui palais de l'Académie de Sciences, où se trouvent les musées, entre autres le musée Egyptien, si renommé, et la galerie des tableaux, riche en peintres flamands.

Charles-Albert est né dans le palais Carignan. La Chambre des Députés y siégea depuis 1848 jusqu'à la translation de la Capitale. C'est là que fut proclamé le Royaume d'Italie, plus complet qu'il n'ait jamais été.

Les autres palais plus remarquables sont:

L'*Université* (architecte Ricca).
Hôtel de Ville (arch. Lanfranchi).
Palais *Barol*, 1692 (arch. Baroncelli).
Id. *Paesana* (arch. Planteri).
Id. *Borgaro* (arch. Juvara).
Id. *Natta*, jadis *Tana*.
Id. *Perrone* (arch. Jean-Baptiste Borra).
Id. *Canelli*, à présent Ricardi (arch. Valperga).
Id. *Graneri*, 1683 (arch. Baroncelli).
Id. *Collegno*, 1698 (arch. Guarino Guarini).
Id. *D'Este*, à présent Pallavicino Mossi.
Id. *Masino* (restauré par l'arch. Ph. Castelli).
Id. *Beggiamo*, puis *S. Tommaso*, à présent *Cavour* (arch. Amédée Castellamonte).
Id. *Alliaud*, à présent *S. Giorgio* (arch. Alliaud de Tavigliano).
Id. *Dal Pozzo della Cisterna* (arch. Dellala de Beinasco).
Id. *Morozzo*, puis *D'Agliano* (arch. Garoe).
Id. *Capris di Ciglié.*
Id. *Parella*, puis *Chiusano* (arch. Dellala).
Id. *Saint-Marsan* (arch. Garoe et Alfieri).
Id. *Spigno* (arch. Planteri).
Id. *De Breme*, puis d'*Azeglio* (arch. Castelli).
Id. *Cigala* (arch. Juvara).
Id. *Truchi de Levaldigi*, 1673 (arch. Amédée de Castellamonte).
Hôpital de Saint-Jean, 1680 (arch. Amédée de Castellamonte).
Hôpital de la Charité.
Hôpital de Saint-Louis (arch. Talucchi).
Prison Cellulaire (arch. Pollano)
Casernes de Porta Susa (arch. Juvara).
Caserne de la Cernaia (ingénieur Castellazzi).
Foro Frumentario (arch. Pecco).
Marché du vin (arch. Gabetti).
Abattoir (arch. Debernardi).
Nouvelle Synagogue (arch. Antonelli).
Le *Débarcadère* du chemin de fer à Porte Neuve (archit. Mazzucchetti).

N'oublions pas le splendide Camposanto, au nord de la ville, si riche de mausolées et de statues plus ou moins belles. Les plus remarquables entre ces monumens sont dus au ciseau de Pompeo Marchesi, Gaggini, Vela, Albertoni, Canigia, Simonetta, etc. Citons parmi les meilleurs ceux des familles Nigra et St-Thomas.

L'architecte du nouveau Camposanto est le chevalier Carlo Sada.

Le *Monte dei Cappuccini* mérite aussi de fixer l'attention. On y jouit d'une vue magnifique. L'église fut bâtie par Charles-Emmanuel Ier, sur les dessins de Vittozzi. Les Capucins s'y installèrent en 1590.

La *Vigna della Regina* a été bâtie par le cardinal Maurice de Savoie, qui mourut en 1654. Ce prince, grand protecteur des lettres, réunissait dans le jardin fait à hémicycle l'Académie *Dei Solinghi*, qu'il présidait.

La basilique de Superga, avec sa superbe coupole, a été bâtie sur le point culminant de la colline par Victor-Amedée II, sur les dessins de Juvara. Elle contient les tombeaux des rois de Sardaigne. Du haut de la coupole ou découvre l'immense chaîne des Alpes, depuis les Alpes Maritimes, jusqu'aux Rhétiennes.

Le château du Valentin sur le Po est un souvenir de Marie-Christine, fille d'Henry IV, Régente de Savoie; elle en commenca la construction en 1633. Le style de l'architecture rappelle les climats du Nord. Sa vaste cour entourée de galeries était, au XVII siècle, le théâtre de joyeux ébats: de joutes, de carrousels, de courses au sarrasin, de bals masqués etc.

Le *Château Royal de Stupinigi* a été construit, sur les dessins de Juvara, par Charles-Emmanuel III. Il est orné de peintures de Vanloo et de Vehrlin. C'est un repos de chasse magnifique, au milieu des bois. Napoléon Ier l'avait déclaré une des cinq résidences impériales.

CIBRARIO.

Reproduction interdite

H. Le Lieure Phot. Turin

PANORAMA DE TURIN

PORTE PALATINE

LA Porte Palatine est le seul monument de l'époque romaine qui existe encore à Turin: tout le reste, amphithéâtre, temples, arcs ou trophées, fut successivement détruit, ainsi que tous les précieux souvenirs du moyen-âge, durant les diverses invasions qui ont dévasté ce pays, et surtout au XVIe siècle par les ravages des armées françaises qui, cantonnées des années entières aux environs de la ville, rasèrent les habitations des faubourgs et ruinèrent ce qui avait échappé aux plus terribles désastres.

La Porte elle-même devait être abattue par ordre de Victor Amédée II (nous ne savons pour quel motif), si l'ingénieur Antoine Bertola, le même qui se distingua dans la défense de Turin en 1706, et dont une rue porte le nom, par décret de la Commune, n'eût sollicité et obtenu la révocation de cette mesure.

Depuis, sa conversion en prison pour les femmes, et les ignobles constructions qui lui furent successivement accolées la sauvèrent, il est vrai, de tout autre péril, mais la réduisirent à un tel état d'abjection, que la splendeur de son origine en fut totalement éclipsée.

Il est parfaitement inutile de rappeler ici les différentes traditions qui ont pris naissance au sujet de cette Porte, appelée successivement Palais Augustal, Tours d'Ovide, d'après une tradition douteuse, et plus communément Tours de la ville ou Porte Palatine. On a quelquefois contesté la haute antiquité de cet édifice, qu'on attribuait seulement au VIIe siècle; un savant distingué en archéologie, le comte Jules Cordero de Saint-Quentin, partageait cette opinion et l'appuya de preuves réunies dans un *Mémoire sur l'architecture italienne pendant la domination lombarde*, ouvrage couronné par l'Athénée de Brescia en 1828; mais ce fut une opinion toute personnelle basée sur une appréciation inexacte au sujet de l'époque d'un mur contigu, et il est désormais constaté que cette porte a été construite, en partie au moins, quelques lustres avant l'ère chrétienne. — Forts de l'autorité d'un très-savant archéologue de nos jours, nous dirons que cette Porte par ses dimensions (haut. 18,30, larg. 20,50), par ses quatre grandes baies formant deux passages pour les voitures et deux pour les piétons, est une des plus grandes qu'on connaisse. Son sommet est identique à ceux des édifices semblables si fréquemment construits par les Romains; comme ceux d'Aoste et de Nîmes, il présente une plateforme derrière laquelle se répètent des galeries intérieures de défense. Le bas de la façade était entièrement recouvert de plaques de marbre, et le fronton présentait une bande de pierre calcaire destinée à recevoir une inscription toujours absente.

L'aspect général est semblable à celui des portes contemporaines d'Aoste, Fano et Nîmes; dans toutes, il manque le couronnement supérieur, il y a les doubles galeries avec des fenêtres cintrées, au nombre de neuf, munies de bases et de chapitaux d'ordre dorique très simple. Tous ces édifices sont faits de la même brique d'une argile si pure et si compacte, qu'on la dirait d'abord tamisée avant une cuisson faite avec tant de soin que, bien qu'exposés au nord depuis des siècles, ces monuments n'en sont pas moins admirablement conservés. — L'édifice est flanqué de deux tours sur lesquelles s'appuyait l'ancien mur de la ville; ce château, au moyen-âge, servait de demeure aux comtes de Turin (comte Hugues 929) et aux ducs de Piémont lorsqu'ils venaient à la ville, et pendant longtemps, jusqu'en 1620, ce fut l'une des portes de la cité.

Aux deux tiers de la façade se trouve fixé le monogramme de Jésus dans un disque entouré de flammes et de rayons. Longtemps attribué à Emmanuel-Philibert, qui aurait ainsi voulu rappeler la fameuse apparition du Labarum à Constantin, on crut ensuite qu'il avait été placé au commencement du XVIe siècle soit pour conjurer la peste, soit en signe de soumission au Saint-Siége; mais sa parfaite analogie avec les monogrammes placés sur les portes de diverses villes italiennes, vers 1430 (époque environ à laquelle on ajouta les créneaux des tours), nous porte à penser avec plus de certitude qu'on doit les attribuer aux exhortations de saint Bernardin de Sienne, qui précisément vers le même temps obtint qu'on plaçât des monogrammes semblables sur plusieurs portes urbaines d'Italie.

Depuis qu'en Italie et à l'étranger les études historiques ont repris faveur, depuis que les Gouvernements et les Communes ont commencé avec un zèle toujours

croissant la restauration des vieux monuments, la valeur et l'importance de la Porte Palatine, qui ne furent pas appréciées par la Commission d'antiquités instituée par un décret de Charles-Albert du 24 novembre 1832, furent enfin parfaitement comprises par le Municipe, qui, après s'être fait le centre du mouvement national, s'est appliqué avec une remarquable activité à réaliser tout ce qui pouvait donner de l'éclat au siége du gouvernement. Après avoir chargé deux conseillers de faire les démarches nécessaires pour rentrer en possession de l'antique construction, afin de lui rendre sa splendeur en la restaurant convenablement, le Conseil Municipal, dans la séance du 27 décembre 1860, en décréta l'isolement, qui, après de grandes et nombreuses difficultés, fut enfin obtenu, en 1865, avec de très grandes dépenses, il est vrai, mais aussi avec le double avantage de l'entière perspective du palais et de l'assainissement du quartier, qui, par la destruction des hautes maisons obstruant la Porte Palatine et la création d'une place de 3596 mètres carrés, jouit maintenant d'une masse permanente d'air pur.

La portion de mur qui servait au levant de paroi aux maisons abattues, a été conservée, sur les vives instances de l'Académie Royale des Sciences, comme une relique de quelque valeur. Sur ce mur, qui sort de deux mètres au-dessus du sol romain, et dont le reste fut détruit à la fin du IXe siècle par l'évêque Ammulo en guerre avec les siens, s'en élève un autre de structure diverse, haut de huit mètres et qui paraît remonter à l'an 1000; le tout offre donc un assez grand intérêt archéologique. Deux passages ont été ouverts, et sur le mur même a été appliquée une pierre de marbre, dont l'inscription en lettres romaines a été composée par l'illustre professeur Charles Promis:

QUESTI AVANZI
DELLE MURA E DELLA PORTA
SETTENTRIONALE
COLLA QUALE I ROMANI
SUI PRINCIPII DELL'ERA VOLGARE
MUNIRONO LA COLONIA DEI TAURINI
IL MUNICIPIO NELL'ANNO MDCCCLXVII
SCOPERTO IL SUOLO ANTICO
RIMOSSI GLI INGOMBRI
IMPEDITE ULTERIORI ROVINE
RESTITUIVA ALLA VISTA DEI CITTADINI
A DECORO ED ORNAMENTO PUBBLICO

Il reste toutefois à compléter la restauration de ce monument; cette œuvre est entièrement confiée à l'éminent et compétent professeur Promis, et on a déjà reçu la promesse du gracieux concours de Sa Majesté le Roi. On enlèvera d'abord l'attique informe, les fenêtres seront réouvertes, les deux galeries transformées en deux grandes salles destinées à recueillir les objets antiques trouvés dans les alentours; et, après avoir pratiqué des escaliers dans les tours latérales, on remettra en usage les deux petits passages pour les piétons; puis, afin de mettre à découvert le pavé romain qui git maintenant encore intact à 1 m., 97 c. au-dessous du niveau actuel, on creusera le terrain autour des tours et sur toute la longueur de la façade; un parapet et une grille en demi-cercle donneront à l'ensemble un aspect plus agréable et laisseront voir la hauteur primitive du vieux monument.

Les tours de Porte Palatine ayant été cédées gratuitement à la Commune par une loi du 28 mai 1863 et le moment étant proche où les détenues pourront être transférées aux prisons centrales, il est à souhaiter que le Conseil communal, fidèle à son projet de rendre à ce vieux débris son éclat et sa splendeur, veuille bien employer à cet usage les fonds modiques nécessaires pour terminer cette œuvre, justement désirée par tous ceux qui éprouvent un légitime intérêt pour les anciens souvenirs de leur propre pays.

P. AGODINO.

Reproduction interdite

H Le Lieure Phot Turin

PORTE PALATINE

HÔTEL DE VILLE

UN grand penseur a dit: *Heureux le peuple dont l'histoire est ennuyeuse à lire.* Cet axiome pourrait être appliqué à la ville de Turin, dont les archives n'offrent aucune trace d'événements remarquables passés dans le palais de la Commune. Malgré de nombreuses péripéties et des siéges fréquents, Turin est, peut-être, l'unique ville en Italie qui, aux époques turbulentes du moyen-âge, n'ait pas donné spectacle de haines fratricides et de guerres intestines: pendant que les républiques voisines de Chieri, Testona, Asti, Pollenzo et Ivrée étaient bouleversées par de sanglantes querelles et par des tueries atroces, dont elles gardent encore le souvenir, pas la moindre scène tragique ne ternissait le seuil de notre Hôtel de Ville.

Il exista d'abord près du palais épiscopal, dans la rue qu'on nommait alors *delle quattro pietre*, près de la Porte Palatine. Ce ne fut qu'en 1438, peu avant que les comtes de Savoie ne quittassent leur résidence de Chambéry, pour la transporter à Turin, qu'on l'édifia sur l'emplacement actuel; il fut reconstruit et achevé en 1663 sur les plans de l'architecte Lanfranchi. La pierre fondamentale du nouvel édifice fut posée, le 6 juin 1659, par monseigneur Bergera, archevêque de Turin, en présence de la célèbre régente Madame Royale de France et de toute la Cour.

Près du palais, dans la rue Doragrossa, qu'elle obstruait en partie, s'élevait la fameuse Tour de Turin, construite en 1382, et sur laquelle, neuf ans après, fut placée la première horloge connue en Piémont. On exhaussa cette tour et on l'embellit à l'occasion de la naissance de Victor-Amédée II, qui, plus tard, fut le premier roi de Sardaigne. La base et les portes étaient révêtues de marbre blanc; les peintures et inscriptions des quatre façades rappelaient les antiques priviléges accordés par Jules César et Auguste à la colonie romaine des *Taurini.*

Les cloches de la Commune, qu'on y plaça, sonnaient pour les assemblées municipales, pour les solennités civiques, pour l'*Angelus* et les exécutions capitales. L'une de ces cloches fut remise, en 1640, à la duchesse Christine, sur sa demande, pour l'horloge qu'elle venait de placer au palais Madame; deux autres, qui pesaient 2700 livres, furent données au roi Victor-Amédée lors d'un crise monétaire vers la seconde moitié du dernier siècle.

Au-dessus de la tour était le fameux taureau de bronze doré, vieil emblème de la ville; une curieuse disposition intérieure le faisait mugir fortement quand soufflait le vent. Descendu par précaution en 1706, lors du siége de la ville, il fut remis en place en 1713, après la paix d'Utrecht, qui donnait au duc de Savoie la Sicile, qu'il échangea peu après contre l'île de Sardaigne.

Cette haute tour fut abattue en 1801, par décret du gouvernement provisoire, pour rectifier la rue Dora Grossa.

La Commune conserva depuis comme beffroi officiel la tour actuellement placée à gauche du palais, et qui fut élevée en 1786 sur les dessins de l'architecte Philippe Castelli.

Deux fontaines ornaient autrefois, des deux côtés de l'entrée, la façade du palais; on les a remplacées par deux belles statues de Simonetta et Dini, offertes en 1858 par M. Mestrallet, et représentant, l'une le prince Eugène surnommé *le fléau des Turcs*, l'autre le vaillant Ferdinand duc de Gênes, dont on regrette encore si vivement la mort prématurée. Sous le vestibule, élégamment restauré, sont encore deux statues colossales; à gauche celle de Cauda (inaugurée le 28 octobre 1858) représente le *Magnanime* Charles-Albert, ayant sur son bouclier, gravée en caractères gothiques, la devise qu'il avait adoptée, *J'attends mon astre;* à droite celle de Vela (inaugurée le 11 décembre 1860) représente le roi Victor-Emmanuel II.

Sur les parois sont placées les pierres commémoratives des annections des diverses provinces italiennes, et celles qui rappellent les noms glorieux des Turinais tombés dans les batailles de l'indépendance nationale.

Sur l'attique de la façade a longtemps existé un cadran solaire, remplacé depuis par la fameuse horloge qui passe pour le chef-d'œuvre du génevois Dent.

L'École de dessin, qui se trouvait à cette hauteur, et qui fut instituée le 21 nivose an XIII (11 janvier 1805) sous la direction du célèbre chevalier Palmieri, a été

transférée dans un édifice spécial et plus vaste, approprié à cet effet par les soins du Municipe.

Au mur du vaste salon qui donne sur le grand balcon au-dessus de la porte, mérite une attention toute particulière l'immense bas-relief équestre en marbre blanc de Spalla, représentant le retour de Victor-Emmanuel Ier.

Devant l'Hôtel de Ville, sur la place qui, il y a vingt ans, servait de marché public, entourée de beaux portiques, on admire maintenant le groupe en bronze dessiné par Pelagio Palagi, fondu par le chev. Colla, qui nous montre Amédée VI, *il Conte Verde*, accouru en Orient pour délivrer l'empereur Paléologue des mains des Bulgares et terrassant deux barbares.

Ce monument remarquable, inauguré le 7 mai 1853, est un don de Charles-Albert à la ville de Turin, en témoignage de sa haute satisfaction pour les fêtes vraiment splendides qui furent organisées à l'occasion du mariage de son fils aîné, S. A. R. le duc de Savoie, avec Marie-Adélaïde, archiduchesse de Lorraine.

Un grand bal fut donné aux augustes fiancés dans la nuit du 25 au 26 avril 1842. C'était la seconde fête de ce genre; la première avait été offerte à Napoléon Ier en 1805, quand il passa pour aller à Milan ceindre la couronne de fer.

Dans les archives de la Ville on retrouve les documents relatifs au miracle du S. Sacrement, arrivé à Turin le 6 juin 1453, les lettres d'investiture qui conféraient à la ville de Turin, par donation du comte Frédéric Piossasco, en date du 22 juin 1239, les titres et la seigneurie de Beinasco, et le décret du 24 février 1633 par lequel le duc Victor-Amédée Ier lui octroya le titre et le fief de comtesse de Grugliasco. On y conserve aussi très précieusement tous les documents relatifs au mariage de la belle et gracieuse princesse Marie-Pie avec le plus jeune et le plus instruit des monarques d'Europe, Don Louis de Bragance, l'idole de ses peuples, l'ornement éclairé des beaux arts, qu'il cultive passionnément et avec le plus grand succès.

Si, dans le passé, l'enceinte de ce palais nous présente peu de faits intéressants, on a vu s'y préparer et s'y dénouer dans ces derniers temps les événements qui firent l'Italie une et libre. Ce calme inaltérable, qui peut-être lui était reproché, n'était, pour ainsi dire, à Turin qu'une longue gestation fécondatrice du précieux germe qui devait amener des résultats si incroyables et inespérés. C'est dans la salle principale de l'Hôtel de Ville, à la séance communale du 5 février 1848, que le décurion chevalier Pietro Derossi di Santa-Rosa, neveu du hardi conspirateur de 1821, se leva inspiré, et par un acte d'audacieuse témérité, couronné du plus heureux succès, proposa de demander formellement au Souverain la promulgation d'une Constitution appelant le peuple, représenté par ses élus, à participer directement à l'administration des intérêts de l'État. L'ardente éloquence du bouillant patriote subjugua et entraîna les esprits; l'assemblée, après une vive discussion, adopta la proposition, et chargea les Syndics Colli et Nigra de déposer aux pieds du Roi une adresse, qui fut présentée deux jours après. Le Monarque ayant accueilli la demande du Municipe, ces faits sont maintenant du domaine de l'histoire.

Mais la ville de Turin, négligée et souvent calomniée, pourra toujours revendiquer l'honneur de l'initiative du premier acte de la résurrection nationale.

Et en face des attaques et des critiques malveillantes, les fils du généreux Piémont n'auront qu'à rappeler leurs vertus héréditaires, leur ténacité infrangible, leur raison tranquille et pratique, leurs qualités guerrières qui les font irrésistibles dans l'élan, impassibles devant les revers, leurs qualités domestiques qui les rendent industrieux et hospitaliers, et la patiente abnégation avec laquelle ils pratiquent la sainte vertu du sacrifice.

G. A. GARBEROGLIO.

Reproduction interdite

H.Le Lieure Phot. Turin

PALAIS DE VILLE

PALAIS ROYAL

LE palais de l'Évéché, depuis Archevéché de Turin, n'était qu'une vaste agrégation de constructions commençant à l'endroit qu'occupe actuellement la Galerie des armes et s'étendant jusqu'au palais des Tours, maintenant Porte Palatine.

L'une au moins de ces maisons épiscopales devait être assez remarquable par son architecture ou par des appartements vastes et richement décorés, puisqu'au XVIme siècle cinq vice-rois français en firent leur résidence au temps de la guerre de François Ier et de Charles-Quint.

Emmanuel-Philibert en fit aussi sa demeure, lorsque la victoire de St-Quentin lui rendit ses États et leur capitale; il éleva un palais sur l'emplacement des maisons des chanoines (seconde cour du *palais vieux*) et put y donner l'hospitalité à Henri III, roi de France, à son retour de Pologne. Depuis lors, les Princes de Savoie ne cessèrent d'agrandir et d'embellir ce vaste édifice. Charles-Emmanuel Ier construisit, plus au sud, près du campanile, le *palais vieux*, et réunit le château (maintenant palais Madame) à la galerie des armes actuelle, par une galerie plus modeste où furent réunis, par ses soins, des œuvres d'art en tous genres, armures belles et rares, tableaux, statues, objets curieux appartenant aux trois règnes de la nature, achetés en Hollande à prix d'or.

Le siége de Turin en 1640 ayant gravement endommagé le palais de St-Jean, la régente Christine commença, sur les dessins du comte Amédée de Castellamonte, un nouveau et plus vaste palais, tout en conservant le *palazzo vecchio*. Ces travaux datent de 1646; mais, par la mauvaise foi des entrepreneurs à qui on les confia, et aussi par défaut d'argent, ils furent mal exécutés et souvent interrompus; la construction dura plus de cent ans.

Cependant en 1663 la partie orientale était assez avancée pour que Charles-Emmanuel II pût y recevoir son épouse Madeleine-Françoise d'Orléans.

La décoration intérieure est due aux ingénieurs Charles et Michelange Morello, les premiers maîtres du temps en ce style baroque alors si en vogue.

Ce palais, qui domine tout autre édifice, est malheureusement privé de façade, et, malgré ses proportions grandioses, n'offre pas l'aspect imposant de tant d'autres demeures royales, qu'il égale cependant par l'élégance et la richesse des frises et des combles, par ses sculptures et ornements intérieurs, ses lambris de marbre et de bois précieux, ses tentures, ses peintures, ses statues, ses merveilleux vases du Japon, etc.

Les premiers artistes de l'époque contribuèrent à son embellissement; Emmanuel Tesauro dictait les inscriptions, et inventait les sujets de peinture: le célèbre graveur Fossanèse Giovenale Boetto faisait les ébauches qu'il remettait aux peintres, et ces peintres étaient le flamand Jean Miel, le français Claude Lorrain, le piémontais Barthélemy Caravoglia et autres d'égale renommée: plus tard l'allemand Daniel Seyter et le lyonnais Claude Beaumont laissèrent leur nom à deux superbes galeries enrichies de leurs fresques.

Chaque souverain augmenta la splendeur de cette demeure; dans ce siècle, Charles-Albert fit la nouvelle salle de bal; Victor-Emmanuel II restaura l'escalier, et l'orna de bustes, de statues, de toiles appréciées des professeurs Gamba, Bertini, Gastaldi et Ferri, rappelant les plus grandes gloires italiennes, afin que, dit l'inscription:

MEGLIO AUSPICATO RIUSCISSE L'ACCESSO
A QUELLA SEDE ONDE VENNE LA SALVEZZA D'ITALIA.

Charles-Albert dans sa munificence ayant donné à la pinacothèque nationale du palais Madame toutes les œuvres des premiers auteurs italiens, allemands, français et flamands que ses ancêtres avaient mis trois siècles a rassembler, les remplaça au Palais Royal par des tableaux des meilleurs peintres modernes, Hayez, Podesti, Rasoni, Gazzarini, Migliara, d'Azeglio, Palagi, Cavalleri, Arienti, Gonin, Storelli, Bellosio et autres, et par les sculptures de Finelli, Varni, Gaggini, Somaini, Vela, Albertoni, etc.

Dans la galerie de Beaumont furent réunies à grands frais armes et armures antiques; dans une salle contiguë fut créé un riche médaillier, et au rez-de-chaussée, une bibliothéque de livres choisis, imprimés ou manuscrits; on y trouve des autographes, des dessins originaux de grands maîtres, des ouvrages enrichis de ces enluminures du moyen-âge, où chaque page, chaque lettre est une miniature.

Aux confins de la place Royale au sud, existait autrefois un pavillon (détruit en 1801) qui servait pour l'exposition solennelle du très-saint Suaire. Charles-Albert le fit remplacer par une belle grille ouvragée de Palagi: les deux statues équestres de Castor et Pollux qui indiquent l'entrée, sont l'œuvre du fameux sculpteur Abbondio San Giorgio.

Une description très-minutieuse du palais royal de Turin a été publiée en 1858 par le chevalier Clément Rovere.

CIBRARIO.

Reproduction interdite

H. Le Lieure Phot Turin

PALAIS ROYAL

PALAIS MADAME

LA Porte orientale de l'ancien Turin s'appelait Porta Fibellona; on ignore l'origine de ce nom, que prit aussi le château qui la défendait; ce château fut probablement construit et fortifié par Guillaume VII, marquis de Montferrat, maître de la ville au XIIIme siècle.

Les Princes d'Achaïe l'agrandirent, et Ludovic, le dernier de cette race, éleva, vers 1416, les quatre tours qui existent encore actuellement.

Les Princes de Savoie en firent ensuite leur résidence.

Amédée VI, le comte Vert, y négocia en grande pompe, en l'an 1381, la fameuse paix entre les Gênois, les Vénitiens, le patriarche d'Aquilée et le roi de Hongrie.

Le palais fut habité au commencement du XVme siècle par Amédée VIII, le premier qui porta le titre de Prince de Piémont, puis par les duchesses Yolande et Blanche.

La grande place, au devant du palais, servait alors pour les foires, les tournois, les courses sarrazines, et les divertissements chevaleresques.

La grande salle du château se convertissait en théâtre; c'est là qu'on représenta pour les noces de Charles-Emmanuel Ier avec dame Catherine, fille de Philippe II, roi d'Espagne, la fable champêtre du *Pastor Fido*.

L'une des tours servait de prison d'État. En 1597, monsieur de Créqui, pris à la bataille d'Épierre, y fut renfermé. Ses plus illustres hôtes furent, au siècle suivant, le président Ruffino, l'abbé Valérien Castiglione, éminent historien, le commandeur Pasero et le comte Messerati, tous deux ministres, le comte Alfieri di Magliano, chevalier de l'Annonciade, qui y mourût (1674); il fut de suite remplacé par son juge le président Marc-Antoine Blancardi, qui dans ce procès ayant oublié tout sentiment de justice pour n'écouter que son animosité personnelle, fut à son tour jugé et décapité devant la porte de la citadelle, le 7 mars 1676; il avait été renfermé dans la chambre même où était mort Catalano.

Madame Royale Marie-Jeanne-Baptiste de Nemours, veuve de Charles-Emmanuel II, embellit cette demeure d'une merveilleuse façade, sur les dessins de Philippe Juvara; sa mort en 1724 l'empêcha de continuer les trois autres côtés. Sans cette fin prématurée, ce palais serait devenu l'un des édifices les plus admirables de l'époque; il a gardé, depuis ce temps, le nom de celle qui commença cette heureuse transformation.

Au temps de l'empire français la Cour d'Appel y fut installée; au retour des princes légitimes, ce fut l'administration de la dette publique. Victor-Emmanuel Ier fit élever, sur l'une des tours, l'Observatoire astronomique créé et dirigé si longtemps par l'immortel Plana.

En 1848 Charles-Albert en fit le palais du Sénat; quelques mois après, le jeune roi Victor-Emmanuel II venait solennellement y jurer fidélité à la Constitution.

Charles-Albert y fonda la galerie des tableaux et l'enrichit de tous les chefs-d'œuvre des palais et des châteaux royaux.

Le palais Madame semblait le temple des gloires nationales; les galeries s'enrichissaient chaque jour d'œuvres d'art; au Sénat arrivaient successivement les grands talents, les belles intelligences, tous ceux qu'une vie remarquable consacrée au service du pays, à l'étude des sciences, à la culture des arts ou des lettres désignait au respect de leurs concitoyens. Et maintenant tout a disparu!

Les vivants ont quitté la ville; les œuvres des morts sont au palais de l'Académie des Sciences.

Mais tôt ou tard ces précieux tableaux reviendront à leur première demeure; là seulement est leur place, et quand l'étranger, le patriote piémontais ou l'amant des beaux-arts entrera dans ce vieux palais, dégagé au nord et au midi des malheureuses adjonctions récentes; quand il gravira ce gigantesque escalier qui, des deux côtés du péristyle, va se réunir au premier étage; quand il visitera ces belles salles pleines de souvenirs, de vieux noms et de chefs-d'œuvre, il devinera toute l'histoire de ce pays, les grandes luttes de la maison de Savoie, le patriotisme et l'énergie piémontaise, et comprendra que ce peuple et son roi aient été choisis pour réunir et confondre en une seule nation tous les membres de la grande famille italienne.

CIBRARIO.

Reproduction interdite

H.Le Lieure Phot. Turin

PALAIS MADAME

PALAIS CARIGNAN

L'ancien palais des Princes de Carignan était situé près de l'hôtel de la *Bonne femme*, dans la rue actuellement appelée via Barbaroux.

En 1676 Emmanuel-Philibert (sourd-muet), chef de cette illustre maison, acquit de la Compagnie de Jésus un vaste emplacement qu'occupent de nos jours le palais Carignan et l'Académie des Sciences, et commença, sur les dessins du père Guarino Guarini, la construction du palais qui donne son nom à la place et au théâtre situés vis-à-vis.

Ce prince et ses successeurs y établirent toujours leur résidence: c'est là que brilla la belle et spirituelle Joséphine-Thérèse de Lorraine, protectrice des lettres, qui y mourut saintement sous l'habit des sœurs pauvres *le Umiliate*, confrérie à laquelle elle appartenait. C'était l'aïeule de Charles-Albert, le magnanime rédempteur de l'Italie, qui naquit dans ce palais en 1798.

Pendant l'occupation française, le palais devint le siége de la préfecture du département du Po; *quelques pièces furent seulement réservées pour l'usage de Monsieur Charles, de sa sœur Elisabeth et de sa mère*, quand il leur arrivait de passer quelque temps à Turin.

Le palais Carignan fut tour-à-tour le siége du Conseil d'État et de l'administration des Postes.

Charles-Albert, à son avénement en 1831, alla résider au Palais Royal, et quand le Statut Piémontais vint inaugurer la liberté et l'indépendance italienne, le Roi convoqua dans son ancien palais l'Assemblée des Représentants de la Nation.

Un projet grandiose devait prolonger le palais vers l'orient, pour y réunir les deux Chambres italiennes; mais la translation de la capitale fit avorter cette idée.

Sur la place Carignan s'élève la statue de Vincent Gioberti, le ministre libéral et le grand philosophe piémontais; à l'opposé, sur la place Charles-Albert, ancien jardin des Princes de Carignan, on remarque un beau monument, dû au ciseau de Marochetti, et élevé par la nation au promoteur et au martyr de l'indépendance italienne.

Le palais Carignan, curieux par l'architecture bizarre et contournée de sa façade, n'offre, sous le rapport des beaux arts, qu'un beau portrait de Capisani, de belles fresques du milanais Legnanino et du chevalier François Gonin.

Au midi du palais et de la place Carignan s'élève l'Académie des Sciences, illustrée par Cigna, Lagrange, Balbo, Plana, etc.

Cette imposante construction, bâtie également sur les plans de Guarini, renferme la bibliothèque de l'Académie, remarquable par des livres rares et anciens.

Puis une collection d'antiquités, présentant plusieurs morceaux précieux; un Cupidon endormi, attribué à un sculpteur inconnu de l'école de Phidias; quelques bustes d'empereurs romains, une Minerve en bronze trouvée dans le lit d'un torrent, une quantité de vases anciens, et une riche collection de plus de vingt mille médailles, dont plusieurs remontent au temps des momies et des Pharaons, que nous montre à côté le musée Egyptien.

Ce musée, sans égal en Europe, renferme diverses statues colossales, dont la plus massive et la mieux achevée est celle du grand Rhamsès ou Sésostris.

Aux étages supérieurs se trouve une nombreuse collection de momies, d'inscriptions funéraires, de vases égyptiens et de papyrus, parmi lesquels celui bien connu dans le monde savant sous le nom de *grand livre funéraire.*

Au premier étage du palais sont les musées minéralogique et d'histoire naturelle, qui peuvent rivaliser avec les plus riches du monde.

Depuis quelques années on y a également transporté les tableaux du palais Madame, dont la description serait trop longue; citons rapidement la *Cène* de Paul Veronese, et deux grandes toiles du même maître: le premier tableau est peut-être le chef-d'œuvre de cet artiste; la *Madone au rideau* de Raphaël, celle du Guerchin, le *Père Éternel* de Jules Romain, la *Vierge* de Charles

Dolci, le *St-Pierre* d'Annibal Carrache, les *Quatre éléments* de l'Albane, les *Enfants de Charles Ier* de Van-Dyck, le *Bourguemestre* de Rembrandt, les *Vaches* de Paul Potter, deux *vues* du Canaletto précieuses par la fidélité avec laquelle elles retracent l'ancien Turin.

Ces tableaux d'une célébrité universelle suffiraient à placer au premier rang des collections souveraines ce musée, qui renferme cent autres chefs-d'œuvre de Francia, Titien, le Carraches, Guido Reni, etc.

L'école piémontaise est dignement représentée par la *Descente de Croix*, et le *Dévot*, de Gaudenzio Ferrari, peintre de la fin du XVe siècle, souvent comparé au Parmesan et au Corrége, et dont les œuvres sont vivement recherchées.

L'école flamande nous offre une série de tableaux de premier ordre signés de Teniers, Potter, Miéris, Wouwermans, Holbein, Gérard Dow, Breughel, Albert Durer, etc. etc.

L'artiste et le savant seuls peuvent apprécier les richesses enfermées dans l'immense palais de l'Académie des Sciences.

CIBRARIO.

Reproduction interdite

H Le Lieure Phot Turin

PALAIS CARIGNAN

LE CHATEAU DU VALENTIN

LE Po, ce roi des fleuves italiens, dont les ondulations enlacent et caressent plus d'une grandeur déchue, descendant des hauteurs du Viso vers les plaines plantureuses de Turin, passe au pied de ce pittoresque château du Valentin, demeure favorite de la fille de Henri IV et de Marie de Médicis. La façade de la royale demeure n'appartient à aucun ordre classique; elle rappelle la Renaissance et cette architecture dont Fontainebleau, les Tuileries, Chenonceaux, le Luxembourg, St-Germain nous offrent plus ou moins les échantillons. Que ce soit Jacques Debrosses, Philibert de Lorme, Androuet du Cerceau, ou tout autre architecte français qui ait tracé les plans de l'opulente demeure que se fit bâtir vers 1545 René de Birague, président du Parlement de Turin au temps de l'occupation française, et dans la région très-anciennement dite du Valentin (1), peu nous importe en ce moment. Il nous intéresse bien autrement de contempler *ce grand escalier de marbre de cinquante degrés, avec sa balustrade de même, par où on descend au Po, et les trois grandes fenestres* (2), où la belle et fière Christine dut venir plus d'une fois aspirer les brises parfumées de ses parterres et jeter au courant du fleuve le torrent bien plus grondeur de ses pensées. Ses beaux-frères d'un côté, l'inflexible Richelieu de l'autre, lui disputaient alors la régence, lui enlevaient une à une les provinces de son duché, ou lui arrachaient quelques-unes de ces concessions qui humiliaient si fortement sa dignité de mère et de souveraine.

Les jardins, les colonnades, les élégantes terrasses ont disparu. Mais la modeste embarcation qui transporte le passager d'une rive à l'autre, trace toujours le même sillon que la nacelle élégante qui emportait, il y a deux siècles, Christine à son repos, à ses loisirs, dans cette *Villa di Madama reale,* dont les peintures nous disent encore la gloire et la grandeur.

Le château du Valentin, acheté par Emmanuel-Philibert, en 1564, avec beaucoup d'autres biens, pour éloigner du Piémont le président de Birague, dont les tergiversations retardaient sans cesse la pleine exécution du traité qui avait remis le Duc en possession de ses États, fut immédiatement revendu au trésorier Debrosses, puis racheté par le Prince deux ans après, et cette fois, nous dit l'écrivain de sa vie, *pour s'y distraire des soins assidus qu'il donnait à l'État et reposer de temps en temps son âme fatiguée.*

En 1585 le Valentin fut le théâtre des fêtes splendides données pour le mariage de Charles-Emmanuel Ier avec l'Infante d'Espagne, fêtes qui se renouvelèrent en 1619 à l'arrivée de Christine de France. A cette occasion Charles-Emmanuel Ier avait fait décorer les salles du Valentin de peintures représentant les fastes de France et de Savoie; quelques-unes se voient encore aujourd'hui. Peu après il faisait don de toute la propriété à sa belle-fille, et elle y venait, en 1630, pleurer la mort de son beau-père et fuir la contagion qui dévastait Turin. Victor-Amédée ne régnait que sept ans; et, un an après sa mort, Christine versait encore au Valentin de bien tristes larmes sur la fin de son jeune fils François-Hyacinthe, dont le dernier soupir s'exhalait dans la chambre *des lys.* En 1639 se tenaient au Valentin des conférences qui amenaient une suspension d'armes entre la France et l'Espagne, pour faciliter à la Régente une réconciliation avec ses beaux-frères. Le traité de 1645, signé au Valentin, délivrait les États de Savoie des armées françaises, et dès lors Christine s'occupait plus activement que jamais de l'agrandissement et de l'embellissement de sa demeure favorite. En 1656 elle y offrit une fête équestre et un grand bal à la Reine de Suède, de passage à Turin, et en 1663, un an avant sa mort, elle y recevait sa belle-fille, cette Françoise de Valois qui la suivait au tombeau de si près, qu'en 1665 on célébrait déjà au Valentin de nouvelles fêtes pour les noces de Charles-Emmanuel II avec Jeanne-Baptiste de Nemours. Devenue Régente à son tour, elle ordonnait en 1678 et 1680, pour l'anniversaire de la naissance de son fils, le futur roi de Sicile et de Sardaigne, des réjouissances sur lesquelles un historien de la couronne, l'abbé de Castiglione, a laissé les plus minutieux détails.

La naissance de Charles-Emmanuel III en 1699 mettait encore en liesse les salles et les jardins du Valentin, et le second roi de Sardaigne, dont toutes les pensées se tournèrent, après la paix d'Aix-la-Chapelle, vers les sciences et les arts, conçut l'idée de convertir le Valentin

en un grandiose musée, où toutes les sciences, tous les arts seraient représentés. La mort du savant Donati, envoyé en Asie pour former des collections, arrêta ces projets, dont il n'est resté que le jardin botanique.

Les échos du Valentin résonnèrent encore en 1750 et 1776 du bruit des fêtes royales pour le mariage de Victor-Amédée III avec une Infante d'Espagne, et de Charles-Emmanuel IV avec Clotilde de France. Ensuite la révolution passe sur toutes les splendeurs, détruisant et emportant les meubles et les objets précieux, déracinant, brûlant les plantes, arrachant de la façade l'inscription en l'honneur de Christine, et encadrant dans les mêmes fleurs de lys l'insulte à la royauté. Le palais des Princes devint une école de Vétérinaire. Les bœufs et les moutons s'installèrent là où piaffaient autrefois les coursiers de Christine, l'élégante chasseresse, là où s'abritait le Bucentaure doré de Charles-Emmanuel III.

En 1811 le Valentin se pare d'ornements d'emprunt pour la naissance du roi de Rome, et peu après, rendu à ses anciens souverains, le vieux château relève ses ruines, déblaie ses décombres, se nettoie, se garnit de quelques meubles et essaie de dissimuler sous un air de décence et de propreté les outrages du temps. Il abrite momentanément encore la royauté (1), mais une royauté revenue de l'exil, sévère, triste, peu disposée aux grandeurs d'autrefois. Elle abandonne bientôt le château ; l'artillerie prend sa place, puis les pontonniers, qui achèvent l'œuvre de dégradation; les peintures disparaissent sous la cible et sous la chaux.

En 1827, un esprit généreux, le marquis Augustin Lascaris, essaie de donner quelque lustre, quelque gloire à ces murs outragés, mais vaillants encore, en les faisant servir à des expositions qui doivent encourager l'agriculture et l'industrie. La première a lieu en 1829 ; elles se succèdent en 1832, 1838, 1844 et 1850.

Enfin une ère nouvelle s'ouvre pour le Piémont : l'antique Maison de Savoie est appelée à édifier d'abord, à occuper ensuite l'un des plus beaux trônes de l'Europe ; le vieux manoir, devenu humble auprès de tant d'élévation, bénéficie pourtant de la moderne splendeur. Le nouveau gouvernement, qui réunit aux aspirations d'utilité publique le respect pour les grandeurs passées, décrète en son Parlement des agrandissements et des restaurations pour le château du Valentin. Des galeries propres à contenir des objets d'art et d'industrie remplacent les élégantes colonnades à demi renversées, et plusieurs salles du pavillon principal sont rendues à leur originalité, à leur élégance premières. Des artistes, dignes de la générosité de la pensée gouvernementale, y apportent le concours de leur talent, et si, dans l'ensemble et dans les détails, l'œuvre n'a pas toute la perfection désirable, nous n'en devons pas moins un sincère hommage à la conception et à l'exécution qui, dans des temps où la politique fait tant de tort à l'art, cherchent à nous rappeler que l'un n'est pas incompatible avec l'autre. La vie d'une nation, les traits distinctifs d'une époque, ne se traduisent-ils pas pour l'immortalité par l'art ? Sans lui le temps n'emporterait-il pas de sa faux meurtrière toutes les traces d'existence et de grandeur ? Qui, si ce n'est l'art, donne au passé un corps par la forme, une âme par la perpétuation du souvenir? Faisons donc des vœux pour qu'en dépit des circonstances difficiles la plume, le burin, le ciseau, le pinceau trouvent auprès des chefs du gouvernement des encouragements et des forces pour apprendre aux générations futures ce que la rédemption, la formation et l'établissement d'une nation coûtent de sacrifices et d'abnégation à ses enfants, et pour que la noble ville qui a abdiqué sa suprématie au profit de la convenance générale, reçoive l'appui suffisant pour se mettre au moins au niveau de ses sœurs d'Italie, toutes plus riches qu'elle en monuments et en objets d'art. Entourons, en attendant, ceux que nous possédons d'amour et de vénération. Que ceux-là qui recherchent dans le marbre et sur la toile la trace de grandes existences, de fortes passions, de nobles et constantes aspirations, aillent visiter les lieux aimés d'Emmanuel-Philibert et de Christine, qu'ils traversent cette chambre à coucher, dite chambre *des roses*, ce cabinet *des lys* aux cent devises de *Filindo il Costante*, Philippe d'Aglié, l'incorruptible ministre qui préféra la captivité à la trahison ; et ils reviendront émus, rêveurs, l'âme imprégnée de cette douce mélancolie que réveille et entretient le souvenir des grandeurs passées.

Juin, 1867.

Comtesse DELLA ROCCA.

---

(1) Ordinato della città di Torino, con cui si manda, nel 1385, a riparare la strada del *Valentino* ecc.
(2) *Le Valentin en* 1682. Abbé P. Gioffredo.
(3) Vico, p. 58-59.

Reproduction interdite

H. Le Lieure Phot. Turin

CHATEAU DU VALENTIN

FACADE VERS LE PO

LE CHÂTEAU DU VALENTIN

(CÔTÉ DE LA COUR)

AMI lecteur, si tu as lu avec autant d'intérêt que je viens de le faire, les pages écrites par Mme la comtesse Della Rocca, de grâce, arrête-toi et ne lis pas ma notice.

La fortune, qui aime à semer de contrastes les choses de ce monde, a fait naître chez M. Le Lieure l'idée de m'inviter à dire quelques mots sur la partie du Valentin qui regarde le couchant, tandis que Mme la comtesse Della Rocca traitait la partie poétique du levant.

L'aimable auteur nous reporte par la pensée aux antiques fêtes royales, nous montre le splendide Bucentaure voguant mollement sur l'onde tranquille, et, rappelant les joutes et les tournois, nous fait soupirer avec Filindo le Constant; puis elle nous fait tressaillir aux bêlements des brebis, aux mugissements des bœufs de l'École vétérinaire, qu'une sorte de sacrilége historique avait établi dans les écuries de ces fougueux coursiers destinés aux chasses des grandes dames et des seigneurs du vieux régime.

Eh bien, je dois l'avouer; est-ce la faute des années, est-ce pour d'autres motifs, mais il est certains jours où je verrais, sans trop grande douleur, disparaître tous les vieux châteaux, si de leurs débris on fondait des hôpitaux ou des écoles; j'ai, singulier hasard, un faible tout particulier pour les écoles vétérinaires.

Ce ne fut pas le gouvernement français qui, le premier, pensa à doter le Piémont d'une école de ce genre; les rois de Sardaigne y avaient déjà songé dès le milieu du siècle dernier. Nos princes, désirant augmenter la prospérité du pays et ses ressources en temps de guerre, voulurent opposer un remède à la mortalité effrayante causée chez les bêtes malades par les guérisseurs du temps, les maréchaux-ferrants, les exorcisateurs et les sorciers.

En 1764 on envoya étudier aux écoles vétérinaires de France, créées par le célèbre Claude Bourgelat, le jeune chirurgien Jean-Charles Brugnone, qui revint plein de savoir et d'un ardent désir de bien faire. On fit d'abord l'essai d'une école à la Vénerie Royale, puis au haras de Chivasso, et ce ne fut qu'après ces deux tentatives, arrêtées dans leur essor par les troubles du temps, que fut installée, sous le gouvernement français, l'École vétérinaire du Valentin, peu supérieure, du reste, à ses deux aînées.

Elle dura fort peu; réorganisée dans de meilleures conditions à la Vénerie Royale, elle fut ensuite transportée à Fossano, revint encore à la Vénerie, puis au Valentin; elle est maintenant et définitivement à San Salvario.

Toutes ces pérégrinations ne l'empêchèrent pas d'être d'une grande utilité pour l'agriculture et l'armée, ainsi que pour le commerce et l'industrie.

Le Jardin botanique est antérieur encore à l'École vétérinaire; dès le commencement du siècle dernier, Victor-Amédée II consacra une partie des jardins du palais à la culture des plantes médicinales, et nomma botaniste royal le vénitien Angelo Santi; la haute direction fut confiée au professeur de médecine Barthélemy Caccia, chargé d'un cours de botanique appliquée. On suivait l'exemple donné à Paris, où le Jardin des plantes avait été confié au médecin du Roi.

En France comme à Turin, ces créations marchèrent mal, tant qu'elles furent dirigées par des médecins; quand ces praticiens veulent s'occuper d'histoire naturelle, ils réussissent rarement. Il semble qu'il devrait en être autrement, mais les résultats ont toujours prouvé qu'il était préférable de confier ces institutions à des hommes spéciaux.

A cette époque, vers le milieu du siècle dernier, grandissait la renommée du naturaliste padouan Vitaliano Donati, déjà célèbre par ses voyages scientifiques, et surtout par ses recherches zoologiques dans la zône de la mer Adriatique.

Le roi de Sardaigne, Charles-Emmanuel III, l'appela à Turin, en le nommant professeur de botanique et d'histoire naturelle, et conseiller effectif au grand conseil de médecine. Sous sa direction, le jardin du Valentin prit un rapide accroissement et montra ce qu'il pouvait devenir.

Donati l'enrichit du fruit de ses recherches en Savoie et au Val d'Aoste. Ces excursions donnèrent au savant le désir de faire de nouvelles explorations, et satisfirent tellement le Roi, que tout fut préparé pour un long voyage en Egypte et dans l'Inde. Malheureusement, à Donati fut adjoint un triste compagnon, grâce auquel il s'en fallut peu que l'entreprise n'avortât dès le principe. Donati était dejà parti, quand cet homme indigne, dont je tairai le nom, obtint l'autorisation officielle

de gérer, dans des conditions données, les fonds de l'expédition.

Il rejoignit le voyageur à Venise avec une sœur, qui ne pouvait évidemment faire partie de la mission scientifique, et, malgré les protestations de Donati, il obtint son embarquement par le consul sarde de cette ville.

A peine arrivés à Alexandrie d'Egypte, il s'entendit avec le consul de Hollande, autre homme de sa trempe, et fit emprisonner le pauvre savant. A la fin tout s'arrangea, et le courageux naturaliste se mit seul en marche à travers l'Egypte; il poussa jusqu'à la Nubie, collectionnant, dessinant, prenant des notes, puis il passa en Syrie, visita Bagdad et Bassora, atteignit Mascate, où il s'embarqua sur un navire turc pour le Malabar, et mourut le 26 janvier 1762.

Un serviteur bergamasque qu'il avait engagé a Damas, pilla tout ce qu'il put, se fit turc et resta sur les bords du golfe Persique. Le peu qu'on put sauver n'arriva que longtemps après, et une partie resta à Turin, l'autre partie fut remise à Padoue à la veuve de l'illustre et malheureux voyageur.

A Donati succéda au Valentin son élève Allioni, savant estimé, puis Dana, Balbis, longtemps réduit à enseigner à Lyon, puis Biroli, Capelli, qui, voulant aller combattre une terrible épidémie en Allemagne, perdit la vie dans le voyage. Depuis 1829 la direction est confiée au professeur Moris, qui fut nommé après ses explorations scientifiques en Sardaigne.

Ludovic Bellardi au dernier siècle, et dans celui-ci Bertero, qui périt dans un naufrage en Amérique, De Notaris, le célèbre professeur de Gênes, ont puissamment contribué à enrichir le jardin botanique de Turin, ainsi que le fait actuellement le docte modeste et laborieux professeur Delponte.

Le Jardin possède plus de quinze mille plantes, et surtout une collection alpestre unique au monde, de très riches herbiers, une collection complète de champignons en cire, des échantillons de bois précieux; en outre, depuis plus d'un siècle, on continue la série des plantes dessinées, qui forment maintenant 63 volumes in-folio avec plus de 2560 planches coloriées.

Le Valentin renferme aussi, depuis 1861, l'École d'application des Ingénieurs, une de nos plus belles et de nos plus utiles institutions. Dès l'année 1852, dans la rue des Finances et fondé par le professeur Giulio, existait un Institut technique avec cours publics de dessin, de géométrie, de mécanique et de chimie industrielle. La chaire de géométrie était occupée par Quintino Sella, qui continuait avec zèle et bonheur ses études minéralogiques.

Déjà l'Azienda degli Interni, place Saint-Charles, près de l'église Sainte-Christine, possédait une riche collection, où tous les minéraux du Piémont étaient réunis, divisés par province avec indication très exacte du lieu de provenance. Le regretté Barelli, qui les avait recueillis, en avait publié en 1835 le catalogue détaillé (1), travail remarquable pour l'époque. Vers 1852 il fut question de démolir l'Azienda degli Interni (que n'avons-nous pas démoli?!) et on ne savait que faire de cette collection, oubliée sous la poussière depuis la mort de Barelli; elle eût été probablement perdue ou dispersée sans la ténacité de Sella, qui, grâce au professeur Giulio et au comte Pollone, l'obtint pour l'Institut technique. Avec l'aide de son ami Gastaldi, il classa scientifiquement tous ces minéraux, en y ajoutant ceux que les particuliers envoyaient à l'analyse et ceux que tous deux recueillaient dans leurs excursions.

L'Institut technique fut transformé d'abord en École des Arpenteurs, puis devint l'École des Ingénieurs. Sella fut nommé professeur de minéralogie et directeur des collections, Gastaldi professeur suppléant et secrétaire de l'École. Aussitôt le premier fit don de sa collection particulière, fruit de patientes recherches dans le pays et de longs séjours en France, en Angleterre et en Allemagne.

C'était un don de plus de dix mille francs. Dès lors l'École fut pourvue d'une excellente collection méthodique pour l'étude des minéraux et surtout des cristaux.

Un jour Sella résolut de s'adonner entièrement à la politique; avec un désintéressement très louable et rarement imité, il abandonna sa chaire d'enseignement et tous ses autres emplois. Gastaldi le remplaça et, comme lui, enrichit l'École de sa collection privée de paléontologie et de minéraux, d'une valeur au moins égale à celle de son ami. Mais son plus beau titre auprès des élèves c'est la science, le travail qu'il leur consacre, c'est le zèle et l'amour du bien qui distinguent son œuvre intelligente.

Outre les cours des savants professeurs, on fait aussi dans l'École des études et des observations météorologiques ; les découvertes précieuses en cristallographie, commencées par Sella, sont dignement continuées par l'éminent docteur Strüver, suppléant de la chaire de minéralogie.

Les richesses minéralogiques du Valentin sont vraiment extraordinaires; plus de vingt mille échantillons sont classés et étiquetés; dix mille le seront bientôt. Outre la série complète du Piémont, on y trouve les collections partielles des contrées de Modène, Bologne, Bergame, Brescia, Venise, et surtout du Frioul, de la Toscane, de la Sicile et du Napolitain; d'immenses vitrines s'alignent à perte de vue dans ces vastes salles, dont les voûtes peintes et les portes dorées rappellent encore les temps anciens et les usages passés, temps et usages que, malgré leur reflet poétique, je regrette peu, et qu'assurément je ne changerais pas avec les modernes, si peu qu'ils vaillent.

MICHEL LESSONA.

(1) *Cenni di Statistica mineralogica ecc.*

Reproduction interdite

H Le Lieure Phot Turin

CHÂTEAU DU VALENTIN

FAÇADE SUR LA COUR

PLACE DU STATUT

Du jour où le roi Charles-Albert accorda volontairement à son peuple une constitution, Turin, qui depuis une vingtaine d'années s'agrandissait sans cesse, acquit un développement nouveau en accueillant dans son sein une foule d'émigrés du reste de l'Italie, avides de jouir de cette liberté qui avait été chez eux si promptement étouffée.

Alors on vit surgir comme par enchantement la superbe place Charles-Félix, se créer les faubourgs populeux de St-Sauveur et de Vanchiglia, s'embellir le cours du Champ de Mars avec de vastes édifices soutenus par d'élégants portiques, et presque se doubler ainsi en peu de temps les habitations de la ville.

Et cependant cela ne suffisait pas. Lorsque, en suite du traité de Villafranca, la Lombardie fut réunie au Piémont et survinrent successivement les annexions spontanées de tant d'autres provinces, Turin, devenu tout-à-coup capitale d'un vaste royaume, dut s'agrandir encore pour contenir le surcroît de population qu'y amenait le siége du gouvernement.

Ce fut alors que, voyant déjà construite en grande partie la gracieuse rue de la Tchernaïa, on reconnut la convenance de s'étendre vers Porte Suse, en complétant ce vaste carré, qui était occupé antérieurement par les fortifications de la citadelle, et de relier à la rue Grosse Doire le faubourg de St-Donat, qui de son côté avait déjà pris d'assez vastes proportions.

Mais si d'une part on admettait l'urgence de nouvelles constructions, de l'autre on ne trouvait pas facilement des spéculateurs assez entreprenants pour se charger de bâtir de vastes quartiers, le gain présent assuré par la cherté des locations ne suffisant pas à vaincre la crainte des pertes probables à subir par la dépréciation des immeubles dans le cas du transport de la capitale.

En ces circonstances, le Conseil Communal crut convenable d'accepter les propositions de M. Galland, qui, au nom d'une Société de capitalistes anglais, offrait de construire toutes les maisons nécessaires à l'exécution projetée de la place du Statut, pourvu que la Ville de Turin leur cédât gratuitement le terrain et leur accordât plusieurs autres considérables avantages. Une Commission nommée *ad hoc*, après de longs débats, parvint à fixer les bases de la convention, qui fut approuvée par le Conseil (1); après quoi la Société se mit immédiatement à l'œuvre avec une activité suffisante pour être en mesure de pouvoir livrer la place entièrement finie en moins de trois ans, si le Conseil Communal l'avait désiré.

Je n'entends pas réveiller la question si épineuse de savoir si, au lieu d'enfouir de si importantes sommes à Porte Suse, on n'aurait pas mieux fait de finir d'abord le faubourg de St-Sauveur, soit parce qu'il était très-juste et très-nécessaire de venir en aide à une partie un peu négligée de la ville, soit parce que l'on aurait pu espérer de voir promptement garnies de constructions les nouvelles rues ouvertes vers le Valentin, localité aussi saine et bien plus commerçante que Porte Suse; et je ne parlerai pas des conditions onéreuses du contrat, qui chargent le budjet de la Ville d'un passif annuel considérable: ce qui est certain c'est que si la convention de septembre 1864 ne fût venue comme un coup de foudre briser bien des projets, tout aurait tourné différemment ..... Mais sur les faits accomplis il n'y a rien à dire, et les récriminations sont inutiles. Que les Piémontais subissent avec la fermeté qui leur est propre la dure nécessité, et que l'exemple du passé leur serve de leçon pour le présent et l'avenir.

Quoi qu'il en soit, la place du Statut, maintenant finie, est un bel ornement de la ville et surtout de Porte Suse, qui seule manquait d'une entrée suffisamment vaste et majestueuse.

L'architecte chev. Charles Bollati devant imaginer un dessin qui s'harmonisât avec celui de la maison Molines, déjà construite depuis plusieurs années en continuation de la rue Grosse Doire (2), fut obligé de se plier à des exigences qui néanmoins ne l'empêchèrent pas de créer un fort beau projet.

Au-dessus des portiques, qui sont, pour ainsi dire, la base de la décoration des édifices, s'élève un ordre de pilastres cannelés dans le genre corinthien, qui embrasse la hauteur de deux étages; supérieurement à la corniche de cet ordre il y en a un autre qui forme le troisième étage, puis les mansardes symétriquement disposées complètent l'ensemble.

Le tout est grandiose et correspond à l'étendue de la place, qui occupe une superficie de 16,444 mètres, sans calculer l'agrandissement formé par les deux dernières maisons qui viennent d'être construites dans le sens des deux routes qui conduisent, l'une à Rivoli, et l'autre au faubourg St-Donat; ces deux routes se réunissant au point de la place où commence le cours St-Martin, forment un angle obtus, où s'élève une colonne qui indique le méridien de Turin mesuré par le célèbre père Beccaria (3).

Les fabriques sont reliées entr'elles par des terrasses et projettent de larges balcons sur la place, maintenant entièrement vide, mais que l'on ornera probablement avec des squares et des fontaines. Du reste, vaste et nue comme elle est, on peut s'en servir avantageusement pour des spectacles publics; et en effet, à la fin du dernier carnaval 1867, une brillante troupe de hardis cavaliers, divisés en plusieurs quadrilles, y exécuta sur un élégant cirque, érigé expressément, une suite d'évolutions équestres et des jeux de carrousel, aux applaudissements d'une foule immense, qui transformait momentanément cette magnifique place en un vaste amphithéâtre.

Ainsi la vie afflue dans toutes les parties de la ville; et lorsque l'on aura, comme on doit l'espérer, traversé la crise financière actuelle et que l'espoir dans l'avenir reparaîtra, Turin, de plus en plus embelli, retrouvera une partie de sa population perdue moyennant de nouvelles familles, attirées par les agréments de toute sorte qui le rendent un de plus sains et des plus agréables séjours que l'on puisse désirer.

L. ROCCA.

---

(1) La somme calculée par les devis préventifs pour l'achèvement de la place était de *sept millions*. Les obligations imposées à la Ville de Turin furent: 1° Achat des terrains nécessaires pour les constructions fr. 500,101. 15. 2° Pourvoir les colonnes pour compléter la bâtisse vis-à-vis la maison Molines. 3° Indemnité sur le déficit annuel de la rente brute des maisons, fixée en fr. 450,000, courant proportionnellement pour chaque lot à dater du trimestre successif à celui où les logements seraient reconnus habitables. On ajouta ensuite une clause expresse, par laquelle il fut stipulé que le produit brut excédant la somme susdite serait constitué en fonds d'amortissement à intérêt composé au taux de 5 ½ p. 0[0, en déduction de l'obligation de la Ville, et lorsque le fonds produit par cet amortissement arriverait à la somme de *trois millions deux cent cinquante mille francs*, toute obligation de la Ville cesserait de droit. ..... Lorsque cela arrivera, on pourra bien crier au miracle !

(2) Le chev. Molines contruisit entièrement à ses propres frais sa maison, laquelle se trouve du côté de la caserne d'infanterie. Celle vis-à-vis fut bâtie à moitié par M. Costa, qui obtint de la Ville le terrain et les colonnes pour les portiques; l'autre moitié fait partie des constructions exécutées par la Société Anglaise.

(3) La colonne qu'avait élevée le père Beccaria étant à moitié détruite, fut remplacée par une autre, sur laquelle on lit les inscriptions suivantes:

ANNO 1760
JUSSU REGIS KAROLI
JOANNES BAPTISTA BECCARIA
MENSIS TRIANGULIS
QUATUOR AD ALPES GRAIAS
TOTIDEM AD MARITIMAS
ARCUM MERIDIANI TAURINENSIS
DEFINIVIT
TRIANGULORUM BASIS VIA RIPULINA
INITIUM BASIS
CENTRUM CIRCULI ÆREI
IN MARMORE DEFIXI
MARMOR SUB TERRA LATENS
HINC VERSUS AUSTRUM
ABEST METRIS NOVEM.

ANNO 1808
AUSPICIIS
CAMILLI BURGHESII
PRÆFECTO PADI STEPHANO VINCENTI
MAGISTRO URBIS JOANNE NEGRO
INITIUM MENSURÆ
GRADUS TAURINENSIS
A VIRIS DOCTIS
RECOGNITUM ET PROBATUM.

Reproduction interdite

H Le Lieure Phot Turin

PLACE DU STATUT

PLACE VICTOR-EMMANUEL

Le 20 mai 1814 rentrait triomphalement par la route de Moncalieri, au milieu des acclamations de la foule enthousiaste, le roi Victor-Emmanuel Ier, venant s'asseoir de nouveau, après seize ans d'absence, sur le trône glorieux de ses ancêtres.

Les décurions représentant la Municipalité décidèrent que, pour perpétuer le souvenir du retour de la bien-aimée Maison de Savoie dans ses fidèles États, sous l'invocation de la Grande Mère de Dieu, serait élevée une église majestueuse, au fronton de laquelle on graverait en lettres d'or cette inscription:

ORDO . POPULUSQUE . TAURINUS . OB . ADVENTUM . REGIS

et ce souverain lui-même en posa solennellement la première pierre, le 23 juillet 1818.

Imitation du Panthéon de Rome, ce temple, dont l'architecte Ferdinand Bonsignore a donné le plan, s'élève sur un soubassement de pur style classique. Il a coûté deux millions et demi; il est orné intérieurement et extérieurement d'une quantité de remarquables statues et bas-reliefs, dus au ciseau de Chelli et de Sangiorgio. A ses pieds coule lentement le Po, que traverse à cet endroit un beau pont de granit, à cinq arches, long de 250 mètres. Ce pont fut commencé en 1810 d'après le plan de l'ingénieur Pertinchamp et sous la direction du chevalier Mallet. On employa à jeter les pilotis, des prisonniers de guerre espagnols et d'autres nations; les travaux furent terminés à la restauration, ainsi que les deux endiguemens latéraux à la gauche du fleuve.

Au delà du pont se présente l'immense place Victor-Emmanuel, dont la magnificence égale celle des plus célèbres places de l'Europe, et à laquelle David Bertolotti ne trouvait de rivale qu'à Ispahan. Depuis longtemps deux fontaines monumentales sont destinées à l'embellir. Sur cette place, dont le dessin est dû à l'architecte Joseph Frizzi, qui sut, par une savante dégradation des maisons, dissimuler adroitement une pente trop prononcée, convergent:

1° la rue de Po, qui débouche sur la place Château;

2° la rue d'Angennes, dans laquelle nous arrêtent, presqu'à chaque pas, des souvenirs de tous genres: c'est dans la rue d'Angennes que se trouve le gracieux théâtre de ce nom, qui fut le berceau de la gloire artistique de la célèbre Charlotte Marchionni, dont le buste par Bogliani y occupe une place d'honneur; le grandiose Lycée de St-François de Paule; le palais d'Azeglio, où naquit ce grand peintre, ce gracieux musicien, cet homme d'État habile, ce romancier célèbre qui fut Maxime d'Azeglio; le palais Benevello, où prit naissance la Société promotrice des Beaux Arts sous la protection de l'excellent comte César, dernier du nom, qui fut lui-même doué d'un génie artistique si fantaisiste; et enfin la poste aux lettres, l'une des plus élégantes constructions modernes de Turin: cette rue aboutit à la place Carignan, où existe le théâtre de ce nom, une des salles les plus élégantes d'Italie, sur les plans de l'architecte Borra. C'est ici qu'a été représentée, la première fois, en octobre 1762, la meilleure pièce de Goldoni, et que dans le carnaval 1788 a eu lieu la première représentation de la *Sophonisbe* d'Alfieri;

3° la rue Bava, qui s'arrête sur le cours St-Maurice, où est située la superbe fonderie de métaux du chevalier Colla, qui ne la cède à aucune en Europe;

4° la rue Vanchiglia, où l'Imprimerie Royale a une succursale;

5° la rue Barolo, qui conduit à la gracieuse église gothique de Sainte-Julie, fondée par la marquise Juliette de Barolo, née Colbert, nièce du grand ministre de Louis XIV, sur les plans de l'ingénieur Ferrante; elle est ornée de statues et de bas-reliefs d'Albertoni, de fresques des peintres Joseph Massuero et Jacques Rossi, et de vitraux coloriés de M. Bertini; à peu de distance se trouve la magnifique fabrique de meubles des frères Levera;

6° la rue des Remparts, qui mène au théâtre Gerbino;

7° la belle rue de la Rocca, qui, traversant la jolie place de Marie-Thérèse, va finir sur le Cours du Roi, à l'angle duquel se trouve la maison historique où habita Isabelle Spinola, héroïne d'un remarquable poème de David Bertolotti, et enfin la rue du Cours, qui conduit au pont suspendu sur le Po et au nouveau jardin du Valentin. Ce fut précisément cette rue que suivirent en 1842, à leur retour de Stupinis, où s'était célébré leur

mariage, les augustes et fêtés époux Victor-Emmanuel II et Marie-Adélaïde de Lorraine; ils traversèrent la place Victor-Emmanuel, transformée en jardin, et arrivèrent au palais royal au milieu d'une foule énivrée.

Avant 1814 cette place n'était qu'une immense esplanade, fermée par des bastions démolis sous la domination française. On y voyait, à gauche, l'église de St-Antoine, desservie par des chanoines, dont l'ordre régulier fut, en 1774, réuni par bulle pontificale à l'ordre de Malte, et dont le couvent fut abandonné à Turin à l'ordre de St-Maurice et Lazare.

A gauche du pont, dans la maison Suaut, se trouve le café Biffo, dont le nom rappelle de joyeuses réunions de carnaval: c'est le *Café Anglais*, la *Maison Dorée* de Turin; mais un autre intérêt historique s'attache à cette maison, car c'est la première où se soit fait l'expérience du gaz, qui l'éclairait avant que l'application en fût connue en Europe.

Derrière l'église, s'élève la riante et gracieuse colline de Turin, qui colore le fleuve de ses dentelures fleuries, ornées de maisons de campagne si nombreuses, qu'elles forment presque une autre ville. Salubre et fertile, féconde en fruits et riche en promenades délicieuses, facile à la vie joyeuse, rendez-vous fortement apprécié par une grande partie de la société de Turin, la colline voit, parmi beaucoup d'autres seigneuriales habitations, s'élever la Villa de la Reine, à laquelle une vue et une notice particulière sont consacrées dans cette publication, et l'élégant château (bâti sur le sommet d'une croupe verdoyante, dans une position telle qu'on le voit de toutes parts) de M. Genero, fondateur habile d'utiles entreprises financières.

Le temple de la Grande Mère de Dieu est toujours choisi par la Municipalité pour les solennités religieuses officielles.

Un projet est actuellement à l'étude pour élargir le pont, adoucir la pente de la place et l'adapter mieux aux revues militaires et aux fêtes publiques.

G. A. GARBEROGLIO.

Reproduction interdite

H. Le Lieure Phot. Turin.

PLACE VICTOR - EMMANUEL

PLACE CHARLES-FÉLIX

La ville de Turin est renommée pour ses belles places, et parmi ces places, celle dont je vais vous parler n'est pas la moins belle. Dans sa régularité symétrique, loi inviolable de toute construction turinaise qui se respecte, elle a quelque chose de gracieux et de coquet qui manque à ses sœurs. Les deux terrasses qui servent de trait-d'union entre les bâtimens d'hier et ceux d'aujourd'hui, bien que d'un caractère architectural tout-à-fait différent de celui des maisons environnantes, reposent l'œil de la gravité un peu lourde du *bugnato* des deux côtés de la place, dont le dessin est de M. Promis. Le *square*, au milieu des lignes pseudo-classiques de cette architecture très-mêlée, épanouit d'une manière tout-à-fait romantique ses panaches verts au soleil de midi qui le surplombe. Au fond dresse sa masse imposante la nouvelle gare du chemin de fer, œuvre critiquée mais pleine de mérite de M. Mazzucchetti; dans le lointain en face de la gare, au bout du long couloir que forme la rue Neuve, on voit la statue équestre d'Emmanuel-Philibert dessiner sa silhouette de bronze sur les lignes sévères du palais royal, qui ferme de ce côté l'horizon.

Dans la vie séculaire de notre ville cette place ne date que d'hier; ceux qui appartiennent à la génération qui a combattu à Novare et en Crimée, ont couru enfants sous les allées de beaux arbres verts qui serpentaient parmi les humbles prés, sur l'emplacement desquels aujourd'hui se tiennent fièrement les hautes maisons de cinq étages: là où siffle bruyamment la locomotive, la vache du paysan paissait gaîment l'herbe fleurie.

Elle n'a donc que l'histoire d'un jour cette place toute moderne, que la génération maintenant dans sa virilité a vu surgir sous ses yeux, mais cette histoire d'un jour est celle de l'Italie nouvelle; et, en partant du mouvement patriotique de l'année 1821, elle relie les règnes de Charles-Albert et de Victor-Emmanuel à la proclamation du royaume d'Italie.

Décrétée par Charles-Félix, qui lui a laissé son nom, elle ne présentait achevée, avant l'avénement de Charles-Albert, que la maison Mannati à l'angle de gauche en allant au chemin de fer. Sous Charles-Albert, le marquis de Rorà fit bâtir la maison symétrique à droite. Pendant plusieurs années ces deux maisons restèrent la limite extrême de Turin au sud. Après la première campagne d'Italie, après la guerre de Crimée, Turin, devenu le foyer de l'Italie libérale, vit s'accroître d'une façon extraordinaire sa population, par la généreuse hospitalité accordée à tous les exilés, à tous ceux qui avaient ou disaient avoir dû fuir leur pays, persécutés pour l'amour de la liberté et de l'indépendance de l'Italie. Turin dut penser à offrir un séjour plus commode et plus agréable à ses hôtes, poussa le bataillon de ses bâtisses en avant vers le midi et aligna cet imposant front de bataille de maisons sur le boulevard de la place d'armes. Notre ville avait de cette manière préparé, pour ainsi dire, l'entrée triomphale à l'Italie de l'annexion et, dans sa calme et fière beauté, elle attendit, confiante dans l'armée, le bonheur des événements.

On peut dire que cette place a été faite par et pour la nouvelle vie politique de Turin, et que le drame de la dernière révolution italienne est venu y jouer une scène dans chacun de ses actes. Nous voici au commencement. Le rideau vient de se lever par la révolution de Milan: Turin est en proie aux frémissements, à l'émotion d'une anxiété fiévreuse, et ses rues si pacifiques voient se former des rassemblements qui chantent des hymnes et demandent des armes avec enthousiasme pour marcher contre l'ennemi. — La place Charles-Félix n'a encore que les deux maisons Rorà et Mannati qui ouvrent comme un demi-cercle sur la campagne; mais dans la dernière de ces maisons loge l'ambassadeur d'Autriche, le comte de Buol-Schauenstein. Le peuple qui presse le gouvernement pour qu'il déclare la guerre à l'Autriche, pousse ses flots tumultueux sous l'habitation de l'ambassadeur autrichien, et commence de son autorité une déclaration de guerre à coups de sifflets. On s'aperçoit bientôt que ces manifestations ne sont pas dignes d'un peuple poli, et l'on renonce aux sifflets; mais la foule reste là compacte, bourdonnante, menaçante dans son attitude de mer en bourrasque. On envoit des patrouilles de cavalerie la disperser. Le peuple s'ouvre devant le poitrail des chevaux: mais le flot se referme aussitôt derrière le passage des casques luisants des soldats; on crie *vive l'armée,*

et personne ne s'en va. Ce fut l'ambassadeur qui dut s'en aller.

Une année est passée; cette même place, encore dans le même état, regorge de nouveau de peuple; mais cette foule n'est plus animée ni bruyante. Pas un cri ne sort de toutes ces poitrines, pas un sourire sur toutes ces lèvres; et si vous y regardez bien, vous verrez plus d'une larme dans les yeux des hommes et des femmes du peuple et des soldats qui, rangés en bataille, font la haie pour laisser libre un espace au milieu.

Tout ce monde attend recueilli dans une amère douleur. Qu'attend-il donc? Voilà que de la route de St-Sauveur s'avance un triste convoi funèbre. C'est le corps de Charles-Albert, mort à Oporto, qui vient pour être enseveli où dorment les cendres royales de la Maison de Savoie, dans la basilique de Superga.

Nous voici en la mémorable année 1860. La place est terminée: il n'y manque que le jardin au milieu et le bâtiment grandiose du nouvel embarcadère au lieu de l'humble hangar qui en tient lieu. Des bannières aux couleurs italiennes flottent au vent; un air de fête à toutes les maisons, la joie sur tous les visages, l'enthousiasme dans la foule. Tout-à-coup un grand cri éclate de toutes ces poitrines, un grand applaudissement part de toutes ces mains. Qu'est-ce que c'est? Une demi-douzaine d'hommes sans uniforme, sans broderies, sans chatoyement de décorations passent en voiture au milieu de ce peuple; mais ces simples et humbles bourgeois viennent apporter les votes d'union des duchés de Parme et de Modène à l'Italie constitutionnelle, au royaume de Victor-Emmanuel de Savoie. C'est l'unité d'Italie qui vient se proclamer à Turin; c'est le peuple qui veut signer le nouveau pacte avec la monarchie. Par trois fois cette fête nationale se renouvelle: après celle des duchés c'est la députation des Romagnes, c'est enfin la députation de la Toscane, à la tête de laquelle le baron Ricasoli harangue le peuple et exalte les vertus civiles et guerrières du Piémont.

Hélas! les fêtes sont finies: il n'y a plus de glorieuses arrivées: il n'y a que des départs et des adieux plus ou moins douloureux. C'est la princesse fille du Roi, Marie-Pie, qui part pour aller régner sur le Portugal, et que le peuple salue avec regret et avec amour, bonne, charitable et généreuse qu'elle a toujours été pour toutes ses misères. C'est la capitale qui avec ses ministres, avec tous ses employés, ses solliciteurs, ses intrigants, son mobilier et ses friperies de bureau, s'embarque dans les vagons du chemin de fer pour Florence. C'est le Roi lui-même — c'est la monarchie — qui quitte sa résidence séculaire pour aller s'établir sur un nouveau terrain, où les racines de l'arbre monarchique jusqu'à présent n'ont jamais bien profondément pénétré. Ici il y a du saisissement, presque de la douleur dans la masse. L'avenir apparaît un peu trouble, et l'instinct populaire ne voit plus briller si pur à l'horizon l'astre qu'attendait Charles-Albert, et qui a lui sur son fils ..... Tout dernièrement c'était la nouvelle épousée du duc Amédée, qui passait le soir au milieu des flambeaux, pour aller à Stupinigi, où l'auguste couple voulut abriter les premiers jours de sa lune de miel.

Sont-ce les seuls souvenirs que rappelle cette place? Je le crois. Mais tout près de là, derrière la terrasse qui touche à la maison Mannati, dans un petit emplacement qui est comme un appendice à la place Charles-Félix, vous voyez un modeste monument érigé tout récemment, qui représente un vieillard dans une attitude de penseur. C'est une statue de M. Albertoni; et ce vieillard c'est Joseph-Louis Lagrange, un des mathématiciens les plus illustres des temps modernes, né à Turin le 25 janvier 1736 dans une maison voisine de la rue qui porte le nom de ce grand homme.

Tout le monde sait que c'est à Lagrange, uni avec Cigna et le marquis de Saluces, que l'on doit l'institution de notre Académie Royale des Sciences. Le premier volume des mémoires de l'Académie parut en 1759 et se composait principalement des travaux de Lagrange sur les points d'analyse et de mécanique les plus importants et les plus difficiles. Le second volume parut en 1762, et dès lors, par les travaux de notre grand compatriote, resta établie la renommée de notre Société scientifique, à laquelle se sont fait honneur d'appartenir toutes les intelligences supérieures du Piémont.

En 1766 Lagrange fut appelé à Berlin par Frédéric II, qui jugea que nul autre que le géomètre piémontais ne pouvait remplacer à la direction de l'Académie de Berlin le grand Euler, qui venait de partir pour Pétersbourg. Le roi de Sardaigne fut sur le point de refuser à Lagrange l'autorisation de s'y rendre; mais lorsque à l'audience qui lui avait été accordée pour demander son congé, Lagrange fut sur le point de se retirer avec un refus très-flatteur du roi, celui-ci s'avisa de le rappeler pour lui demander à voir la lettre de Frédéric II. Lagrange la remit aux mains royales, et le prince y lut cette phrase peu modeste: « Il faut que le plus grand géomètre de l'Europe se trouve auprès du plus grand de ses rois. »

— Allez, dit sur-le-champ le roi, allez joindre le plus grand roi de l'Europe.

Ce mouvement d'humeur fit perdre au Piémont un des plus grands talents qu'il ait jamais produit.

En 1787 Lagrange alla se fixer à Paris, où il eut du roi Louis XVI une pension de six mille francs, un logement au Louvre et le titre de *pensionnaire vétéran* de l'Académie. Il ne quitta plus Paris, où il mourut le 10 avril 1815. Trois jours après, ses restes furent déposés au Panthéon.

L'Académie des sciences de Turin, qui doit à ce grand homme sa fondation et sa plus grande illustration, avait presque le devoir d'élever un monument à la mémoire de l'auteur de la *Mécanique analytique*. Elle l'a accompli. La belle figure de Lagrange, sculptée dans le marbre par le ciseau habile de M. Albertoni, se dresse à côté de la place Charles-Félix, par l'initiative de l'Académie des sciences, à laquelle sont venues en aide des souscriptions privées.

Le culte aux grands-hommes est la religion civile des peuples policés.

VITTORIO BERSEZIO.

Reproduction interdite

H. Le Lieure Phot. Turin

PLACE CHARLES-FÉLIX

L'ÉGLISE MÉTROPOLITAINE DE SAINT-JEAN

MADAME de Staël, dont le génie puisait ses meilleures inspirations dans les sentimens du cœur, a dit qu' « aucun « édifice ne peut être aussi patriotique qu'une église; « c'est le seul dans lequel toutes les classes d'une nation « se réunissent, le seul qui rappelle non seulement les « événements publics, mais les pensées secrètes, les af- « fections intimes que les chefs et les citoyens ont ap- « portées dans son enceinte. Le temple de la Divinité « semble présent comme elle aux siècles écoulés » (1).

Non seulement les habitants de Turin, mais les Piémontais en général doivent trouver parfaitement juste l'application de cette idée à l'église de St-Jean. Toute l'histoire du pays se rattache en quelque sorte à cet édifice, et ces voûtes, sous lesquelles l'humble prière s'élève tous les jours vers le ciel, retentirent souvent du bruit des tambours et des chants de victoire.

On fait remonter l'époque de la fondation de la Cathédrale de Turin aux premières années du VIIème siècle, sous le règne du vaillant Agilulphe, duc de Turin, à qui la belle et sage Théodelinde donna sa main et la couronne royale des Lombards. Dans le courant du même siècle, cette église fut profanée par un acte de vengeance féroce. Garibald, duc de Turin, avait été par des menées perfides la cause principale de l'assassinat de Godebert, roi des Lombards; un parent de ce prince attendit le Duc au moment où il entrait dans l'église de St-Jean, le jour de Pâques de l'an 662, le poignarda et tomba à son tour sous les coups des gens de la suite du Duc (2).

La Cathédrale de Turin se composait anciennement de trois églises réunies: celle de St-Sauveur, dans laquelle officiaient les chanoines, qui sur la fin du VIIIème siècle y avaient été établis par l'évêque Regnimir; celle de St-Jean, où siégeait l'évêque, et la troisième dédiée à Ste-Marie, qui servait de paroisse.

Ce corps de bâtiment menaçant ruine, fut restauré à différentes reprises par les soins des évêques de Turin, jusqu'à ce que dans les dernières années du XVème siècle l'évêque Dominique Della Rovere, cardinal du titre de St-Clément, issu d'une ancienne famille noble de Turin, aujourd'hui éteinte, entreprit de rebâtir l'église sur un dessin entièrement nouveau, dont on ne connaît pas exactement l'auteur. La pierre fondamentale de cet édifice fut posée le 22 juillet 1491 par Blanche de Monferrat, duchesse douairière et régente des États de la maison de Savoie, au nom de son fils Charles-Jean-Amédée; la première princesse de cette maison qui fixa sa résidence ordinaire dans la ville de Turin.

Ce n'est point ici le lieu de donner une description complète de cette église; il suffit de dire que l'architecture en est remarquable par l'ordonnance svelte et délicate qui règne dans toutes les parties de l'édifice, et par les ornements qui en décorent la façade. On s'est arrêté à noter que sur les pilastres qui font partie de cette décoration, au lieu d'attributs pieux, on a sculpté des trophées d'armes groupés avec élégance (3). Il est aisé d'expliquer cela par le goût dominant chez les Piémontais pour tout ce qui tient aux idées militaires. On connaît le caractère d'un peuple par les objets dont il aime à s'entourer, et les ornements des autres édifices du vieux Turin s'accordent avec ceux de sa cathédrale.

Dans l'intérieur de l'église il y a un grand nombre de bustes et d'inscriptions, qui rappellent les noms d'évêques et de prélats, à commencer par la pierre sépulcrale de l'évêque Ursicin mort en 609, et qui n'a été découverte que depuis peu d'années. Dans la sacristie on voit le tombeau d'un archevêque de Turin, qui a obtenu de la célébrité en dehors de ses fonctions épiscopales, Claude de Seyssel, jurisconsulte distingué, mêlé aux affaires politiques sous le roi de France Louis XII. Claude de Seyssel, d'après Niceron, mérite surtout la louange d'avoir été le premier qui ait commencé à écrire en français avec quelque pureté. Il mourut à Turin en 1520, et il nous reste encore, imprimée, son oraison funèbre, prononcée par un moine augustin de Lyon. En parlant des monuments qui appartiennent à cette cathédrale, il nous sera permis de faire des vœux pour qu'on place dans l'église la statue (qui se trouve dans les souterrains de ce même édifice) d'Amédée Romagnan, évêque de Mondovi et chancelier de Savoie, personnage important, ami des lettres, mort au commencement du XVIème siècle. Maintenant qu'on cherche chez nous à faire revivre un passé précédemment par trop négligé, le concours

du clergé ne devrait pas manquer à cette œuvre de pieuse et patriotique restauration.

On lit dans cette église bon nombre d'inscriptions toutes en latin. Nous n'en citerons que deux: l'une adressée à la postérité *(posteritati)*, dans laquelle sont rappelés les noms de prélats appartenant à la famille Della Rovere, qui ont tenu le siége épiscopal de Turin. L'autre qui, au lieu de contenir l'éloge du défunt, un maître des requêtes et historiographe de la cour Ducale, du nom de Claude Guichard, renferme un avertissement philosophique assez profitable et bien exprimé:

Soli fide Deo; vitæ quod sufficit opta,
Sit tibi cara salus, cætera crede nihil.

Si des monuments nous passons aux institutions, nous en trouverons quelques-unes dans cette église qui méritent d'être notées. Tous les ans, pendant le carême, des bénéficiers qui prennent le titre de chanoines de la Très-Sainte-Trinité, se rendent dans une chapelle pour y dire les vêpres des morts à l'endroit où l'on croit qu'a été enterré le marquis Mainfroy, père d'Adélaïde de Suse, qui par son mariage avec le comte Oddon porta la souveraineté du Piémont dans la Maison de Savoie: cette fondation remonte au commencement du XIème siècle. Tous les samedis les chanoines de la cathédrale viennent chanter des prières auprès de la statue d'une grande dame, placée à l'une des portes d'entrée: elle a le costume du XVème siécle. Il n'y a pas d'inscription sur ce monument: on sait seulement que la personne était Jeanne d'Orlié dame de la Balme.

Les peintures n'ont point été épargnées sur les murs de l'église; nous n'oserions pas ajouter qu'elles méritent toutes de fixer les regards des connaisseurs. Les chapelles sont ornées de tableaux, parmi lesquels les plus remarquables sont, sans contredit, ceux que l'on voit dans la chapelle des saints Crépin et Crépinien. On les a pendant longtemps attribués à Albert Durer, tandis qu'ils appartiennent à la belle époque de l'école piémontaise; cette école, qui paraissait oubliée, compte cependant des maîtres du plus grand mérite, tels que Macrino d'Alba, Gaudenzio Ferrari, Bernardino Lanino et Giuseppe Giovenone.

Le Musée de peinture nouvellement établi dans le palais de l'Académie des Sciences étale aujourd'hui des richesses artistiques dans ce genre, dont il y a quelques années on ne soupçonnait pas même l'existence. Le jugement porté par Henri Beyle sur la peinture en Piémont (4) nous paraît sujet à révision. Il est peut-être piquant d'arguer du principe du gouvernement monarchique en parlant de beaux arts, mais il est juste de dire que ni la concentration du pouvoir dans les mains de Jules II et de Léon X, ni l'absolutisme de la Seigneurie de Venise n'ont opposé aucun obstacle au développement et à l'éclat du génie de la peinture.

Parlons maintenant des souvenirs historiques que renferme cette église. Dans un pays comme le nôtre, qui a fourni si souvent le champ aux guerres et aux combinaisons politiques, combien de fois n'est-on pas venu invoquer ici Dieu protecteur de ces droits inviolables qui font toute la sûreté des peuples et des empires!

Dans la sacristie de l'église se sont tenues les assemblées des Trois États, la représentation nationale du pays; dans ses caveaux ont été déposées les dépouilles mortelles de plusieurs princes, parmi lesquels on compte le fameux Amédée VIII, premier duc de Savoie, appelé par le Concile de Bâle au trône pontifical.

Deux grandes cérémonies ayant trait à la politique eurent lieu dans cette église. La première, quand le duc Emmanuel-Philibert, le 3 avril 1573, prit les insignes de Grand Maître des Ordres réunis de St-Maurice et de St-Lazare, dans l'intention d'avantager son armée et sa marine. La seconde, lorsque le roi Charles-Félix, à l'occasion de son avénement à la couronne, assista, le 14 et le 15 mars 1822, à la prestation du serment de fidélité de la part de la noblesse, des communes, et de l'armée; voulant ainsi mettre le sceau aux mesures prises contre le mouvement révolutionnaire de 1821.

Mais les deux faits les plus mémorables qui se passèrent à la Cathédrale de Turin, sont sans doute ceux qui se rapportent à deux grandes guerres nationales. Le 7 septembre 1706, Victor-Amédée II et le prince Eugène de Savoie y firent leur entrée triomphale le jour même de la grande bataille livrée sous les murs de la ville et gagnée par ces princes. Le 27 avril 1859 le roi Victor-Emmanuel II y vint implorer la bénédiction de Dieu sur ses armes à l'ouverture de la campagne illustrée par les journées de Montebello, de Palestro et de San Martino.

C'est ainsi que nous signalons l'église de Saint-Jean de Turin au patriotisme du Piémont et à l'attention de toute l'Italie.

FRÉDÉRIC SCLOPIS.

---

(1) *De l'Allemagne*, tome I, chap. 7.
(2) PAUL DIACRE, *De gestis Langobardorum*, liv. 4, chap. 53.
(3) MILLIN, *Voyage en Savoie, en Piémont, à Nice et à Gênes*, tom. I, pag. 197.
(4) *Histoire de la peinture en Italie*, tom. I, Introduction, pag. LXXX.

Reproduction interdite

H Le Lieure Phot Turin

EGLISE DE St JEAN
CATHEDRALE DE TURIN

PLACE SAINT-CHARLES

ÉGLISES DE SAINT-CHARLES ET DE SAINTE-CHRISTINE

LA belle place de St-Charles, centre du moderne Turin, ornée de la statue équestre d'Emmanuel Philibert, des magnifiques façades des églises consacrées à St-Charles et à Ste-Christine, d'élégants palais et de vastes portiques, serait un vrai bijou, si deux fontaines monumentales venaient l'animer. Il y a bien parmi les Turinois quelqu'un qui se rappelle le dessin primitif de cette place, par le comte de Castellamonte, cette architecture svelte et légère, maintenant si étrangement altérée par les massifs de maçonnerie que l'on a dû intercaler entre les colonnes, pour conserver aux bâtiments une solidité, rendue problématique par la mauvaise qualité du marbre de Gassino qui s'effritait petit à petit. Il est regrettable que le manque de connaissances minéralogiques dans les entrepreneurs ait fait perdre à la place de St-Charles son caractère primitif, et menace encore le grandiose péristyle de Superga.

Il est impossible de traverser la place Saint-Charles sans y éprouver une émotion tantôt douce, tantôt triste. Qui, par exemple, ne se rappelle le splendide tournoi qu'on y célébra pour fêter les noces du duc Victor-Emmanuel et de la princesse Adélaïde? Le roi Charles-Albert, la Reine, la gentille fiancée, ce jeune Duc de Gênes, le héros de la fête, quelques princes et quelques généraux étrangers qui entouraient la famille royale, ont disparu de la scène du monde!

Tantôt, en traversant cette place vers le soir, on entend encore résonner tristement les chants pieux qui accompagnèrent un jour la dépouille mortelle de deux adorables personnes, mortes à la fleur de l'âge et universellement pleurées; tantôt les souvenirs joyeux mettent en fuite les idées sombres..... Malheur à l'homme si la douleur était perpétuelle. Qui n'a pas assisté aux deux grands concerts vocaux et instrumentaux pour la fête annuelle de la Constitution? Quelle impression solennelle firent sur tous les esprits la *Prière de Moïse*, chantée par trois cents voix, avec un merveilleux accord, et le *Rataplan* si harmonieux, répété par cinq cents amateurs, professeurs, ou élèves des différentes écoles de chant, par cette belle soirée de mai 1857, quand la place, éclairée comme en plein jour, des couleurs de l'iris, et envahie par au moins trente mille spectateurs, ressemblait à l'immense salle d'un théâtre magique!

De fameux assassins furent exécutés sur la place St-Charles, et un duel y eut lieu, duel féroce, enregistré dans l'histoire de la ville. Ce fut là aussi que saint Valfré éleva un autel pendant le siége (1706) et qu'on vit les dévots Turinois y prier chaque soir. Le projectile que l'on voit encore incrusté dans un des palais exposés au couchant, est un monument de cette triste époque. Nous y avons vu des revues militaires, des processions, des fêtes de toute espèce, et même l'ascension aérostatique d'un courageux bolonais qui se noya dans le Bosphore. La plume refuse de rappeler les horribles journées de septembre 1864, et l'histoire contemporaine les jugera quand l'heure aura sonné.

On admire les plus beaux palais de Turin sur la place St-Charles, qui porta successivement les noms de *Place d'armes*, de *Place Royale*, de *Place Napoléon* sous le gouvernement français.

Les splendides appartements de quelques-uns de ces palais sont vraiment royaux; plusieurs sont historiques à cause des événemens étranges qui s'y sont passés. Sous les portiques qui font face au levant, on voit le plus beau café de Turin. Au nombre des projets pour l'embellissement de la place, nous rappellons celui d'en faire un marché spécial des fleurs. On doit remarquer que les portiques de la place St-Charles sont peut-être les plus spacieux que nous ayons en Europe; ils sont longs de 150 mètres et larges de 7, 50. La place, rectangulaire, a 167 mètres de longueur et 75 de largeur. (Celle de St-Marc à Venise est longue au centre de 175 mètres et 50 cent.; elle a en largeur, vers la façade de St-Marc, 82 mètres, et vers le palais royal, 56,50). Le beau monument élevé par Charles-Albert, en 1838, à Emmanuel-Philibert a une renommée européenne.

Le palais du marquis Tana, qui fait l'angle entre la rue Neuve et la rue Ste-Thérèse et dans lequel s'ouvre aujourd'hui la première de ces galeries modernes, recouvertes de cristal, qui forment un des gracieux ornements de quelques capitales, nous rappelle des faits, des ouvrages et des hommes distingués. Par exemple, la

fameuse comédie, intitulée *Le comte Pioletto*, par le marquis Ch. Tana, qui fut le premier essai de dialecte piémontais. On lit dans l'histoire de Turin par le comte Cibrario les détails de la fameuse conversion du comte Louis Tana de Santhène, qui fut ensuite connu sous le nom de frère Palémon. La mère de St-Louis de Gonzague fut une Marie Tana de cette même famille piémontaise. Le palais du marquis Solaro Del Borgo, un des plus splendides de Turin, ouvre ses salons dorés à l'Académie philarmonique; ce fut dans ce palais que descendit l'empereur de Russie, Paul 1er, quand il visita l'Europe sous le nom de comte du Nord. Le palais de la marquise Henriette de St-Thomas, qui nous est particulièrement cher par des souvenirs de reconnaissance, appartenait au marquis Vilcard de Fleury, qui l'avait reçu en don de Madame Royale, la duchesse Christine. Ce gentilhomme est célèbre dans l'histoire secrète de la patrie par son intime correspondance avec sa voisine Jeanne de Tercesson, femme du marquis Pompilius de Cavour, et maîtresse de Charles-Emmanuel, dont elle eut des enfans.

La célèbre lady Morgan, qui visita Turin en 1819, parle surtout des deux palais de Prié et d'Alfieri, qui se font face à l'extrémité de la place. Le palais des comtes de la Ville, qu'habitait Victor Alfieri, appartient à la famille Avogadro de Collobiano, et dans le palais Prié, propriété de la marquise Adèle de Cambiano, on voit embelli et restauré le salon d'angle, dans lequel le jeune poète écrivit la *Cléopâtre*. Sur l'appui de la fenêtre du coin on peut lire encore, écrite avec un fer de la main de l'amie d'Alfieri, cette expression caressante: *Alfer bélin!*

A droite de l'église de St-Charles, dans la rue Alfieri, on admire le grand palais Levaldiggi, bâti d'après le plan du comte Castellamonte, et célèbre dans les traditions populaires sous le nom de *maison du diable.*

L'église de St-Charles fut dessinée par Valperga et le comte Galliani de Barbanesio, bolonais, qui introduisit le premier en Piémont l'usage de tordre la soie. La façade, en granit rosé de Baveno, fut élevée par Charles-Albert et par la veuve de Charles-Félix, comme le dit l'inscription latine qui couronne la porte. L'intérieur de l'église, restauré depuis peu de temps, est remarquable par les marbres, par les fresques, par quelques belles toiles et par des souvenirs historiques. La statue en bois de la Madone des douleurs, de grandeur naturelle, était habillée selon les diverses solennités d'après l'usage espagnol. Le tableau de St-Pellegrino Laziosi, que l'on attribue au Bassano, y fut transporté, ainsi que d'autres objets pieux, par les *Servites* de l'église de St-Sauveur. On sait que ces frères furent contraints, en 1850, d'abandonner l'église et le couvent. Dans la première chapelle en entrant à gauche, l'œil est attiré par le monument du comte François-Marie de Broglio (souche de l'illustre maison des Broglie de France). La longue et ampoulée inscription de Tesauro rappelle les mérites de l'illustre capitaine, qui mourut au siége de Valence, et se termine par ces mots: *Heu mortis facinus ..... Vixit annos* 45, *devixit anno* 1656. Le cœur seul est ici, le corps repose dans l'église de St-Dominique de Chieri. Ce monument fut sculpté par Thomas Carlon, de Lugano, architecte de cette chapelle et de celle du Crucifix. Au-dessus du tableau du maître-autel, œuvre de Morazzon, on lit une inscription historique.

L'église de Ste-Christine, qui s'élève à côté de celle de St-Charles, et son couvent furent fondés par Madame Royale, Marie Christine, qui, ayant fait venir de France quelques Carmélites, acheta deux maisons pour les convertir en chapelle et monastère à leur usage. Elle voulut être ensevelie dans cette église, en décembre 1663. Marie-Jeanne-Baptiste embellit l'église et la place, en y ajoutant en 1718 la majestueuse façade de pierre, dessin de Juvara. Quand la révolution de France chassa les religieuses de leur couvent, le corps de Madame Royale fut transporté de nuit dans l'église de Ste-Thérèse, sous la chapelle de la famille Tana, et deux ans après on lisait sur l'architrave de la façade de Ste-Christine, *Bourse de Commerce.*

Dans l'intérieur de l'église, les fresques de la voûte méritent un rapide coup d'œil. Une longue inscription latine, qu'on lit à gauche en entrant, nous apprend que Marie-Christine de Bourbon, épouse de Charles-Félix, fit ouvrir à ses frais et rendit de nouveau cette église au culte catholique. On y a entendu, il y a quelques années, le jeune abbé Marmillod, aujourd'hui évêque de Genève, dominer de son éloquente parole un auditoire constamment choisi et nombreux.

Madame Royale, Christine, fondatrice de cette église, est la princesse de la maison de Savoie dont le nom est le plus populaire. La tradition rappelle encore ses actes, des proverbes populaires existent, il y a quelques années on chantait encore des chansons qui faisaient allusion à cette princesse, et les habitants d'alentour croient souvent voir son ombre près du fleuve, ou en voiture au milieu des flammes près du Valentin. Il ne manque pas de récits lamentables d'empoisonnements, de morts violentes et de semblables horreurs, rêvées ou exagérées, et attribuées à un temps si divers des nôtres.

Madame Royale, dont la vie privée ressemble à un étrange roman, montra toujours une singulière prédilection pour le couvent des Carmélites: elle y conduisit la célèbre Christine de Suède à son passage par Turin: elle y avait une cellule, et l'on dit même qu'une clochette d'argent, dont le son arrivait jusqu'au Valentin, la rappelait à la prière et aux pratiques religieuses du couvent. Elle y passait souvent une partie de ses journées en oraisons et en actes extérieurs tout-à-fait incroyables pour ceux qui ne sont pas initiés aux raffinements de l'ascétisme des cloîtres.

G. F. BARUFFI.

Reproduction interdite

H. Le Lieure Phot. Turin

EGLISES St. CHARLES ET Ste CHRISTINE

MONUMENT À EMMANUEL PHILIBERT

DANS le cours de sa vie, l'artiste comme le poète a presque toujours quelque moment d'inspiration sublime, où toute la puissance de son génie créateur paraît se concentrer. Il devient alors supérieur à lui-même, et dans un élan que l'on ne saurait exprimer, il crée quelqu'un de ces prodiges, dont un seul suffirait à le rendre immortel. C'est ainsi que virent le jour le *Moïse* de Michelange, les épisodes de *Françoise de Rimini* et du *Comte Ugolino* du Dante, et la *Transfiguration* de Raphaël; c'est de la sorte que s'éleva la statue équestre du *prince Emmanuel-Philibert* de Marocchetti, monument qui sera toujours la meilleure production de son génie, parmi toutes les autres œuvres de prix que cet Italien célèbre a créées (1).

Je ne m'arrêterai pas à décrire en détail ce monument, premièrement parce qu'un autre écrivain bien plus habile que moi l'a déjà fait, et ensuite parce qu'on en a ici une reproduction très-parfaite (2); je dirai seulement que tout le monde est d'accord pour le citer parmi les chefs-d'œuvre les plus admirables de la sculpture moderne.

Voici en revanche quelques détails sur la vie de ce brave et généreux Prince, qui en regagnant et en augmentant même les possessions de ses ancêtres, prépara la voie à la grandeur de ses successeurs, et à qui le roi Charles-Albert, si soucieux des gloires nationales, voulut élever un monument digne de lui.

Fils de Charles III, appelé *le Bon*, duc de Savoie, et de Béatrix de Portugal, il paraissait être tout d'abord d'une complexion tellement frêle, qu'on voulait le destiner à l'Eglise, et le pape Clément VII lui promettait déjà le chapeau de cardinal; mais son tempérament s'étant fortifié par le séjour de Nice, où il fut élevé, il entra au service, à l'âge de dix-huit ans, dans l'armée de l'empereur Charles V, et se fit bientôt estimer par sa singulière bravoure et par sa valeur. En 1552, il remplaça Fabrizio Colonna dans le commandement des troupes impériales en Italie, et il se distingua aux batailles de St-Damian, de Bra et de Saluces. L'année suivante, élevé au commandement général des troupes impériales, il prit d'assaut Heslin et il sauva Bapaume qui était près de tomber aux mains des Français. Pendant ce temps il perdit son père, qu'on avait dépouillé de la plupart de ses États, et il prit le titre de Duc de Savoie, avec la devise suivante — *Spoliatis arma supersunt.*

Gouverneur général des Pays-Bas, il combattit dans les Flandres, et le 1er août 1557 il vainquit la bataille de St-Quentin, qui lui valut le titre d'un des premiers capitaines d'Europe. Il n'avait alors que vingt-neuf ans.

Par cette victoire les Français, réduits à la dernière extrémité, après avoir été de nouveau vaincus à la bataille de Gravelines, où le Duc prit aussi une grande part, se decidèrent à traiter la paix, qui fut signée au mois de Janvier 1559 à Cateau-Cambrésis. Par ce traité les Français perdirent 189 villes fortifiées, et Emmanuel-Philibert, rentré en possession de ses États, épousa Marguerite de Valois, fille de François Ier, et retourna en Savoie et ensuite à Turin en 1563.

Il s'occupa alors à améliorer les conditions de son pays, que les horreurs d'une guerre très-longue avaient affaibli et dévasté. Il rendit à Turin le Sénat et l'Université, qui avaient été transportés à Carignan et à Mondovi, et pour mieux le défendre des assauts de l'ennemi, il commença en 1564 la construction de la citadelle, d'après les dessins du fameux Pacciotti d'Urbino, en employant à cet effet les matériaux pris de la démolition des faubourgs détruits par François Ier. Il est à plaindre que parmi ces derniers on ait compris les restes du grandiose amphithéâtre romain qui s'élevait près de la porte de marbre (3), et qu'on ait enseveli plusieurs objets d'antiquité et des inscriptions d'un grand prix.

En 1571 le Duc envoya des galères à Lépante sous les ordres du vaillant André de Provana de Leyni, et elles contribuèrent en partie à vaincre cette bataille célèbre contre les Turcs. Il rétablit aussi l'ordre de St-Maurice, créé par le duc Amédée VIII; il en forma un seul avec celui de St-Lazare et fixa à Nice la résidence de l'Ordre, en lui fournissant les galères nécessaires *afin que les chevaliers fussent toujours prêts à combattre les pirates et les infidèles.*

En 1573 il agrandit son palais de Turin et en 1578 il y fit transporter le St-Suaire qu'on conservait à Chambéry. Ayant ainsi vécu en paix ses dernières années, il

mourut, en 1589, laissant pour son successeur son fils Charles-Emmanuel, qui fut le premier de ce nom.

Pour revenir à parler du monument, je dirai qu'il fut coulé en bronze dans le grandiose établissement de Soyer à Paris. Le cheval fut coulé les jambes en haut dans une seule pièce, moins la queue, et le cavalier dans une seule pièce aussi, moins l'épée. Les bas-reliefs de bronze qu'on voit aux deux côtés, et qui ne sont pas moins estimables que la statue, représentent, l'un la bataille de St-Quentin, l'autre le traité de Cateau-Cambrésis. Au sud et au nord, deux inscriptions en latin rappellent l'entrée à Turin du prince Emmanuel-Philibert, qui rendit la liberté à ses peuples, et l'hommage que lui fit le roi Charles-Albert.

Lorsque M. Marocchetti vint à Turin pour élever le monument au roi Charles-Albert, on le pria de faire le dessin d'une balustrade destinée à défendre les bas-reliefs, mais il s'y refusa, parce que cela aurait empêché de les voir parfaitement.

Le monument, élevé sur un piédestal de granit de Baveno et entouré d'ornements en bronze, a une hauteur de 8 m., 62, et fut placé au milieu de la place de Saint-Charles en 1838. A cette occasion le Roi conféra à M. Marocchetti le titre de Baron.

LOUIS ROCCA.

---

(1) Charles Marocchetti naquit à Turin, mais il se fit ensuite naturaliser français.

(2) « Le Duc est représenté vêtu de son armure après la bataille de St-Quentin. Notre héros monte un cheval fougueux, qu'il s'efforce de retenir, et rengaine son épée, pour signifier sa résolution de renoncer à la gloire militaire afin de consacrer ses jours au bien de ses peuples ».
(V. Cibrario, *Storia di Torino*, e Bertolotti, *Descrizione di Torino*).

(3) La citadelle fut élevée sur l'emplacement même du temple de Saint-Solutore, démoli par les Français avec les faubourgs. Ce fut la première construction de ce genre bâtie en Europe, et le célèbre Vauban prit plus tard l'idée de ses fortifications d'après les constructions hardies de notre illustre compatriote.
La citadelle avait la forme d'un pentagone régulier, et parmi ses constructions principales on doit citer un puits destiné à abreuver les chevaux, auquel donnait accès un grand escalier à double spirale, construit de manière que les chevaux montaient et descendaient sans se rencontrer. Ce puits menaçant ruine, fut rempli de matériaux au commencement de ce siècle.
La Porta Marmorea s'ouvrait dans le même emplacement où la rue de St-Thomas aboutit à celle de Ste-Thérèse.

Reproduction interdite

H. Le Lieure Phot. Turin.

STATUE D'EMMANUEL PHILIBERT

PIETRO MICCA

En 1706, les Français assiégeaient Turin. Le duc de Savoie, Victor-Amédée II, depuis roi de Sardaigne, merveilleusement secondé par ses valeureuses troupes et par le fidèle dévouement des habitants, s'enferma dans la ville, et dirigea cette défense éternellement mémorable par les nombreux traits de valeur qui distinguèrent cette brillante époque de l'histoire militaire du Piémont.

Soixante-mille Français au moins, tant infanterie que cavalerie, avec un immense parc d'artillerie et tout ce qui peut rendre une armée formidable, enserraient Turin d'un cercle de fer et de feu.

« Ils avaient pointé sur la ville 170 canons et 30 mor-
« tiers; ils avaient 100 mille boulets et 400 mille car-
« touches; 21 mille bombes, et 50 mille grenades; 15
« mille sacs de terre, 30 mille instruments de sapeurs,
« 1200 mille livres de poudre, et plusieurs équipages de
« pont » (1).

Il semblait que Turin dût succomber à d'aussi puissants moyens d'attaque, et les Français en étaient tellement persuadés, que leur général en chef, le duc de la Feuillade, avant de commencer le bombardement, offrit au duc de Savoie, avec une galanterie toute française, un sauf-conduit pour les princesses, le priant aussi d'indiquer le quartier qu'il habitait, désirant le faire respecter par son artillerie. On connaît la belle réponse de Victor-Amédée II, le remerciant de sa courtoisie délicate, et ajoutant, quant au sauf-conduit des princesses, que la porte du Po était toujours libre, et quant à ses quartiers, qu'il les avait établis sur les bastions de la citadelle.

Les assiégés déployèrent dans la défense une énergie toujours croissante en raison de l'acharnement qu'apportait l'ennemi dans l'investissement de la place. Mais peut-être, malgré l'incroyable valeur de la garnison et de huit bataillons de volontaires, rivalisant avec les troupes de zèle, de courage et d'abnégation, l'ennemi eût réussi à pénétrer dans la citadelle, sans Pietro Micca. Ce simple mineur, dont le souvenir vivra éternellement dans la mémoire du peuple piémontais, s'illustra par un de ces actes d'amour patriotique, qu'on ne retrouve qu'aux premiers temps héroïques de la République romaine. Dans la nuit du 29 août, quelques compagnies de grenadiers français s'approchèrent si prudemment des murs de la citadelle, en partie ruinés par l'artillerie, que, sans causer la moindre alarme, ils allaient s'introduire dans la place par la poterne d'une courtine. Heureusement on avait, dans cet endroit, pratiqué une mine, dont l'explosion pouvait rendre vaine l'audacieuse tentative de l'ennemi. Pietro Micca, seul à la mine, pouvait y mettre le feu, mais ne pouvait plus se sauver à temps. Alternative terrible! mettre le feu aux poudres et mourir en sauvant la patrie; ou bien laisser l'ennemi pénétrer dans la citadelle. Mais Pietro Micca était un grand cœur.

Une explosion épouvantable fit trembler la terre; la patrie fut sauvée et glorifiée par le héros piémontais, dont les restes furent recueillis parmis ceux de plusieurs centaines d'ennemis anéantis. Cet acte de courage sauva donc la ville ce jour-là, et le roi Victor-Amédée put joindre ses troupes à celles que le prince Eugène de Savoie conduisait en toute hâte d'Allemagne; le huit septembre, il défit l'armée française en bataille rangée, et délivra la ville assiégée et son royaume.

S'inspirant de l'immortel sacrifice de notre héros, le sculpteur Giuseppe Cassano, élève de Vela, commença sa carrière artistique par un superbe modèle en plâtre représentant Pietro Micca, au moment où il met le feu aux poudres. L'œuvre du jeune artiste eut à l'exposition des Beaux-arts à Turin (1858) un succès splendide et mérité.

Ce travail fut tellement apprécié, que la Direction de la Société promotrice, qui a déjà tant de titres à la reconnaissance publique, décida, sur la proposition de son secrétaire si actif et si éclairé, le chevalier Rocca, d'ouvrir une souscription dans le but de faire exécuter en marbre cette statue, qu'on devait offrir à la Ville. Mais

Sa Majesté ayant été visiter l'Exposition, fut frappée par la beauté de ce modèle, et exprima le désir de le voir couler en bronze, dans l'arsenal royal de Turin. Le Parlement, qui discutait précisément le bilan de la guerre, autorisa cette dépense.

Le premier modèle exécuté par Cassano n'avait que 2^{m}, 19 de hauteur; il fut porté ensuite à 3^{m}, 60, sur les conseils de la Direction, qui pensa justement que cette dimension était préférable pour une statue qu'on devait ériger à ciel ouvert. Toutes les difficultés d'un pareil travail furent heureusement surmontées, et le 4 juin 1864, la veille des fêtes nationales, au milieu d'une foule immense, la statue fut découverte aux applaudissements du public.

Elle fut placée devant la façade de cette vieille citadelle, qui rappelle aussi et le terrible siége et le dévouement héroïque du soldat piémontais.

Sur la face antérieure du piédestal on grava l'inscription suivante:

PIETRO MICCA
DI ANDORNO SAGLIANO
SOLDATO MINATORE
NEI CAVI DELLA CITTADELLA DI TORINO
ADDI' 30 AGOSTO 1706
ALL'IMMINENTE IRROMPERE DEI NEMICI
CONSCIO DI CERTA ROVINA
ACCESE LE POLVERI
E COL SACRIFIZIO DELLA VITA
FECE SALVA LA PATRIA.

Et sur la face postérieure:

PER DECRETO
DEL PARLAMENTO ITALIANO
E DEL MUNICIPIO DI TORINO
AUSPICE
LA SOCIETÀ PROMOTRICE
DELLE BELLE ARTI
4 GIUGNO 1864.

Comte **CORSI**.

---

(1) *Souvenirs militaires des États Sardes*, par César de Saluces.

Reproduction interdite

H. Le Lieure Phot. Turin

STATUE DE PIETRO MICCA

RUE DE LA CERNAÏA

NUL quartier de Turin n'a été plus profondément modifié par les récents travaux d'embellissements et d'agrandissements que celui de la porte Suse; aussi est-ce une heureuse idée d'avoir enrichi cet album de deux photographies de cette nouvelle partie de la ville, l'une de la place du Statut, l'autre de la rue de la Cernaïa.

A propos de cette dernière, on ne peut éviter de rappeler que, si la ligne droite détruit le pittoresque et l'imprévu, la rue de la Cernaïa fait exception, car, loin d'offrir un aspect monotone, elle est, au contraire, la rue des contrastes; dès son point de départ, place Solferino, elle offre un coup d'œil remarquable; à droite l'*ajuola*, jardin semé de corbeilles de fleurs, de pans de gazon, ombragé par de vieux arbres, précède la longue file des légers portiques, dont la régularité devient agréable, par la diversité d'architecture de chaque maison et la variété de couleur de la pierre ou de la fresque; à gauche il n'y a plus de portiques, mais de gracieuses et coquettes maisons; quelques arbres les séparent des restes de la citadelle; puis s'élèvent les ailes de l'immense caserne; on aperçoit à peine les constructions modestes des docks, mais le dernier plan complète admirablement le panorama de cette rue: la gare du chemin de fer, avec ses cinq portiques se détachant en teinte obscure sous sa façade claire, semble être déjà l'ouverture de l'immense galerie s'enfonçant dans le sein des Alpes, dont les cimes majestueuses ferment l'horizon.

Si le photographe, en habile artiste, a choisi ce point de vue, l'écrivain peut sortir de ce cadre, car la rue de la Cernaïa n'est que la partie principale de la plus grande artère de Turin; qu'elle s'appelle successivement Cernaïa, Santa Teresa, San Filippo ou del Soccorso, elle n'en est pas moins une seule et même rue.

Parcourir cette rue, située à peu près au centre de la ville, c'est presque voir tout Turin, car des cinq avenues et vingt-cinq rues qui la traversent ou y aboutissent, des cinq grandes places et deux jardins dont elle borde l'un des côtés, la vue pénètre souvent aux autres extrémités de la ville. Le nombre, la grâce et la variété des points de vue dont le promeneur jouit à chaque carrefour, est dû à cette grande quantité de cours et de rues en général parfaitement alignées.

A l'extrémité de la rue de la Cernaïa, c'est-à-dire dès la place San Martino, on découvre le quartier neuf, les deux grandes ailes de la place du Statut et le prolongement de ses portiques le long du cours San Martino, puis le vaste établissement des sourds-muets et l'établissement Ophtalmique; plus loin, le large cours Palestro à double rangée d'arbres antiques, occupant l'ouverture de sept portiques, laisse voir l'important collége des *Artigianelli*. Un simple portique à jour, celui de la rue Perrone, laisse voir comme dans un cadre l'une des façades de l'église Ste-Barbe et son clocher; nous sommes déjà au coin du palais Frizzetti, remarquable par sa grande dimension. Mais arrivés au cours Siccardi, il nous faut faire une halte; là se trouve la Citadelle, si redoutable au temps de Pietro Micca, et où il montra tant de courage et de dévouement, que la postérité s'est fait un honneur d'ériger en cet endroit une statue de bronze au simple soldat. Là se trouve aussi, en harmonie de couleurs sombres avec la vieille citadelle, la modeste maison du général Alphonse Lamarmora: l'absence d'une architecture particulière, ou tout au moins de trophées dans l'ornementation de cette demeure, devient regrettable, par les souvenirs qui l'entourent et les inscriptions de Cernaïa, Solferino, San Martino et Palestro, qui l'avoisinent.

Le cours Siccardi, à sa rencontre avec la rue de la Cernaïa, offre un double aspect: d'un côté la perspective s'enfuit vers la place d'armes, qui la borne de son grand rideau de peupliers; de l'autre sa quadruple rangée d'arbres, se confondant avec les massifs d'un pittoresque jardin public, laisse voir au dernier plan, malgré toute cette masse sombre de feuillages, la blanche et légère obélisque de la place Paësana.

Bientôt il faudra s'arrêter aussi au jardin public de la Cernaïa, car actuellement on y place une statue du général Alexandre Lamarmora, créateur du corps si populaire des *Bersaglieri;* ce valeureux général, blessé en 1848, pendant qu'à la tête de ses soldats il passait au pas de course le fameux pont de Goïto, est mort en Crimée, peu de temps après son débarquement.

Laissant derrière nous les nouveaux quartiers, pleins des souvenirs guerriers de la nouvelle Italie, nous sommes

à la partie de la rue portant le nom de Santa Teresa; Turin lui communique la plus grande part de son mouvement, jusqu'à la magnifique place St-Charles. En fait de curiosités artistiques, il faut observer le palais Romagnano, construit en 1649 et embelli par son propriétaire actuel, le marquis Pallavicino Mossi; le palais Provana de Collegno, remarquable par son vestibule, construit en 1698 sur les dessins de Guarini; enfin l'église Santa Teresa, fondée en 1642 et terminée en 1674; les marbres de la porte Marmorea, autrefois située près de là, contribuèrent à son ornementation. Le cardinal Rovere, archevêque de Turin, y ajouta, en 1764, d'après les dessins d'Aliberti, une élégante et simple façade à deux ordres de colonnes; le couvent attenant, au couchant de cette église, servit pendant longtemps de douane.

La chapelle Saint-Joseph est une des plus belles de Turin; elle fut construite par ordre de Charles-Emmanuel III en 1725, après un vœu de Polixène de Hesse-Reinsfeld, sa seconde femme; les dessins sont de Juvara. La statue de saint Joseph et celles de la Foi et de la Charité sont du sicilien Martinez. Le tableau de sainte Thérèse, au-dessus du maître-autel, est de Moncalvo. Dans les vastes souterrains de cette église reposent les cendres de Madame Royale Christine.

Après la place Saint-Charles, le parcours nommé San Filippo, du nom de l'église qui s'y trouve, est remarquable par quelques palais, mais surtout par son église; ce fut en 1675 que Charles-Emmanuel II légua verbalement aux frères Valfré et Ormea, de l'ordre de Saint-Philippe, un emplacement d'environ deux journées, dans les terrains des nouveaux agrandissements de Turin, pour la construction d'une église et d'un oratoire; ce don fut, après la mort du prince, confirmé légalement par la veuve régente Madame Maria-Giovanna-Battista en 1678; on adopta pour la construction de l'église un dessin du père Guarini, qui se distinguait par une majestueuse coupole.

En 1716 les travaux se continuaient lentement, la coupole était terminée et le sanctuaire pavé, quand, à 13 heures italiennes du 26 octobre, après quinze jours de pluie, la grande coupole s'écroula et ruina toute la construction; les murs seuls du presbytère restèrent intacts. Sur un nouveau dessin de Juvara, le temple fut réédifié, et, après cinquante années de travaux, la première messe fut enfin célébrée.

Le maître-autel est assez riche en marbres, grâce à la piété d'Emmanuel-Philibert, prince de Carignan, qui le fit embellir à la fin du XVIIe siècle. Cette église est une des plus grandes de Turin, elle couvre une superficie de 2533 mètres carrés; à gauche se trouve le baptistère, riche en marbres et en peintures, et considéré comme le plus beau de tout le Piémont.

Non loin de cette église se trouvent le palais San-Marzano, embelli par le comte Alfieri et l'architecte Martinez; le palais des princes de la Cisterna, construit sur les dessins du comte Dellala di Beinasco, édifice remarquable par son architecture et son vestibule; le palais Alfieri di Sostegno, renfermant une nombreuse collection de livres rares et quelques tableaux classiques.

A la place Carline, le calme succède au mouvement, surtout depuis que les dignes servants de Bacchus en ont été proscrits; ce vaste et régulier carré réclame encore un grandiose monument, qui seul peut le remplir et l'animer, sans craindre la grande lumière d'un ciel ouvert. Le Municipe de Turin ne pouvait donc mieux faire que de destiner cette place à un monument à l'illustre Cavour.

De la place Carline, le dernier trait de promenade est des plus simples; aucun palais, aucun monument; dans cette rue, si bien nommée du Secours, humble et modeste comme la charité qui y a établi ses œuvres, se trouvent: le royal Albergo di Virtù, les Rosines, l'opera del Soccorso, etc.; ce quartier enfin renferme quantité de maisons religieuses de bienfaisance, d'éducation et d'institutions philanthropiques.

La rue de la Cernaïa et toutes les constructions neuves qu'elle traverse forment un des plus beaux quartiers de Turin, et prouvent ce qu'allait devenir la ville entière en peu d'années, si la convention du 15 septembre 1864 ne fût venue en arrêter l'essor, en la déclarant déchue du titre honorifique et bien mérité de capitale du Royaume.

S. P. ZECCHINI.

Reproduction interdite

H. Le Lieure Phot Turin

VUE DE LA RUE DE LA CERNAIA

RUE DE LA ZECCA ET RUE DE PO

En sortant du Palais Madame, par la porte d'orient, on a devant les yeux un magnifique coup d'œil qui embrasse les rues de Po et de la Zecca avec un raccourci charmant, qui se termine au fond par l'église dédiée à la Grande Mère de Dieu, et par les gracieuses ondulations de la verte colline à laquelle elle s'adosse. Ces deux rues offrent un intérêt tout local et présentent à l'observateur une riche moisson d'analyses et d'études. La rue de Po, animée à toute heure du jour, est le centre de l'activité commerciale, le lieu de rendez-vous des Turinois et des étrangers, qui y trouvent toujours quelque moyen agréable de passer le temps. Les promeneurs apprécient vivement ses spacieux et élégants portiques, ornés de riches magasins et de cafés rivalisant entr'eux de luxe et d'élégance.

L'un des premiers monuments qui se rencontrent quand on pénètre dans la rue de Po, est l'Université. Fondée en 1569 par le duc Emmanuel-Philibert, cette institution compte dans son histoire des noms que l'étude a rendu célèbres. L'édifice actuel fut construit sur les dessins de G. N. Ricca. On y remarque une vaste cour, ornée d'une double colonnade, de vestibules remplis de statues et de bustes anciens et modernes, de portraits de professeurs défunts, de bas-reliefs, de sarcophages, de pierres tumulaires, d'inscriptions des premiers âges de Rome, de la Grèce et de l'Egypte, qui en font un véritable musée. L'Université reçoit à ses cours environ 2000 étudiants, auxquels l'instruction est repartie du haut de plus de 60 chaires; elle a un cabinet de physique remarquable et une bibliothèque renfermant plus de 140,000 volumes, sans compter plus de 3000 manuscrits anciens, grecs, arabes, latins, français, italiens, des codes très rares, et une collection de 20,000 estampes, dont quelques-unes de Marc-Antoine Raimondi, d'Albert Durer, de Lucas de Leyde, etc.

L'Université possède encore, comme dépendances directes, l'amphithéâtre de chimie, pourvu richement de machines, de livres et d'un vaste laboratoire, et le lycée Gioberti, qui occupe l'étage supérieur de l'ancien couvent des Minimes.

Attenante à ce local, l'Académie Albertine accueille les jeunes gens, qui se destinent à l'étude des beaux-arts, dans sa vaste enceinte, destinée en 1833 par le roi Charles-Albert, qui lui donna son nom, ainsi qu'en fait foi l'inscription qui surmonte la grande porte, dans la rue qui porte le même nom et qui débouche dans la rue de Po, à l'angle du Café National, remarquable par sa grandeur et par les peintures de la salle ronde, ouvrages de Fr. Gonin.

Voici l'inscription, dictée par Charles Boucheron:

REX CAROLUS ALBERTUS

PERPETUITATI ET INCREMENTO — BONARUM ARTIUM — MDCCCXXXIII

L'enseignement, qui se répand sur environ 250 élèves, comprend l'étude de l'ornementation, de la plastique, de la décoration, des éléments de l'architecture, de la perspective, de l'anatomie descriptive, du dessin de figure, de la gravure sur bois, de la sculpture et de la peinture. L'Académie Albertine est le centre de l'instruction artistique pour les anciennes provinces Sardes, et les représente à l'extérieur à l'occasion des expositions internationales. Parmi les objets d'art qu'elle renferme, on remarque les galeries composées d'une précieuse série d'anciens cartons, parmi lesquels il s'en trouve vingt-quatre de Gaudenzio Ferrari, réunis avec grand soin par le cardinal Maurice de Savoie, et pendant longtemps ensevelis dans les archives de la Cour. La collection de tableaux est digne d'attention.

Les résultats de la sage direction donnée aux études dans cet établissement se révèlent tous les ans par l'apparition d'œuvres nouvelles qui viennent concourir aux expositions, préparées par les soins de la Société promotrice des Beaux-arts.

Cette utile institution compte maintenant vint-cinq ans d'existence. Elle siége dans la rue de la Zecca, n° 25. Le comte César de Benevello en fut le fondateur en 1842. Bientôt plus de 2000 sociétaires furent inscrits sur ses listes, et, grâce à leur concours, la Societé put, en 1862, faire construire un local destiné aux Expositions, dont le dessin est dû à l'ingénieur Mazzucchetti et dont la superficie comprend 1483 mètres carrés. Ce bâtiment, situé à l'ouest du théâtre Scribe, s'ouvre par un vestibule semi-circulaire qui donne entrée dans sept salons éclairés d'en haut, lesquels sont égaux à une superficie de 672 mètres et présentent chacun un développement linéaire de 36 mètres pour l'arrangement des tableaux. Le septième salon, double de longueur, est destiné aux ouvrages de plus grandes dimensions. On y trouve en outre des locaux destinés à la Direction, aux bureaux, aux magasins, etc.

Pendant les mois où l'Exposition de la Société est terminée, il y a une exposition permanente d'objets d'arts, de curiosités, d'antiquités, qui se fait par les soins d'une société privée.

Chaque année, par les soins de la Municipalité de Turin, usant à cet effet des fonds inscrits au budget de la Ville, quelques-uns des tableaux exposés sont acquis pour

être conservés dans la Galerie moderne du Musée de la Ville, qui est situé dans la rue Gaudenzio Ferrari, et dont nous dirons quelques mots.

Le Musée de la Ville fut fondé en 1863, dans le but de réunir des objets d'archéologie nationale, des antiquités trouvées dans les fouilles qui furent pratiquées dans les anciennes murailles de Turin et dans les environs, des reliques du moyen-âge et d'antiques monnaies des Seigneuries et des Communes italiennes. On y remarque avec intérêt les statuts de Turin du XIVme siècle, des parchemins illustrés, des objets en fer, en terre cuite, en céramique, des meubles antiques, etc.

La galerie moderne est riche des œuvres des plus célèbres peintres contemporains, italiens et surtout piémontais. On peut y passer en revue des ouvrages estimés, signés des plus beaux noms d'artistes vivants, ainsi que de précieuses sculptures en bois de Bozzanigo d'Asti et de Clément, et une nombreuse collection d'aquarelles de Degubernatis. Elle est ouverte aux étrangers tous les jours, de 10 à 4 heures, et au public le dimanche et le jeudi de midi a 4 heures.

Après nous être arrêtés longuement sur les trois institutions qui ont rapport à la vie actuelle des Beaux-arts dans notre ville, nous noterons rapidement dans la rue de Po trois églises; c'est-à-dire: Saint-François de Paule, qui possède des peintures de Gauthier de Saluces; la Sainte Annonciation, remarquable par des fresques de Gonin et des statues de Simonetta; et la chapelle de l'Hôpital de Charité.

Cette institution pieuse remonte aux temps de Charles-Emmanuel II; elle fut ordonnée à nouveau par décret royal l'an 1817; on y reçoit les enfans pauvres, les orphelins des deux sexes, et on les y élève à l'exercice de nombreux métiers.

De l'autre côté de la rue, et précisément en face, le théâtre Rossini nous convie à des pensées plus gaies. C'est là que règne presque constamment en souverain notre dialecte, élevé à la dignité de langue par le vocabulaire de Ponza, les poésies de Calvo et du classique Brofferio, notre Béranger, de chère et regrettée mémoire, et ensuite par la muse de la comédie piémontaise, dont les inspirations sont dignes d'obtenir droit de cité parmi les productions de l'art dramatique moderne, par le naturel, la moralité, et l'empreinte caractéristique des mœurs populaires, qu'elles doivent aux plumes de Garelli, de Nugelli (Bersezio), de Pietracqua, de Zoppis, de Rocca, de Moncalvo, etc. Et puisque nous parlons de théâtres, le Scribe nous rappelle dans la rue de la Zecca. Ce théâtre, vaste et bien construit par Bollati, avec de grandes dépendances, est d'ordinaire consacré à la comédie dramatique française, et se prête, dans le carnaval, aux plus brillants bals masqués. Nous ne devons pas non plus oublier le théâtre Victor-Emmanuel, dans la rue de l'Hyppodrome, avec son architecture bizarre, ses vastes proportions, ses galeries construites par MM. Galli et Bogetti. Il est consacré aux représentations équestres, aux opéras, aux bals, et peut contenir environ 3000 spectateurs.

Dans la même rue à droite on aperçoit le marché au vin, dessin de Gabetti, ingénieur municipal, auquel on doit également le marché aux légumes qui fait l'angle de la rue Zecca et de la rue Montebello, et qui consiste en une vaste toiture de fer et de cristal soutenue par des murailles latérales, percées de fenêtres, style lombard. Le marché au vin se compose de trois hangars annexés l'un à l'autre, qui sont entourés d'une grille en fer d'un beau travail.

Au fond de la rue de la Zecca, plus loin que la fabrique du tabac, qui n'a rien de remarquable comme édifice, nous trouvons la caserne de cavalerie, dont le vaste manége mérite une mention spéciale pour le hangar de bois qui le recouvre.

En retournant sur nos pas, nous trouverons, au nord du palais de l'Université, le manége royal que Charles-Emmanuel III fit élever sur le dessin d'Alfieri. Il est en forme de théâtre, et entouré d'un rang de loges pour les spectateurs. Tout près s'élèvent les écuries royales et les remises pour les voitures de cour, qui sont tenues avec un vrai luxe. Parmi les voitures de gala nous citerons celle qui représente les aventures de Télémaque, peintes par Vacca.

Un pas plus loin se présente la *Zecca* ou Monnaie, instituée à Turin l'an 1297 par Philippe d'Achaie, et en vigueur jusqu'à nos jours sans interruption aucune, malgré les invasions françaises du XIVme et du XVIIme siècle. On y conserve les coins des médailles des princes et des princesses, souverains de Savoie, depuis le fabuleux Berold jusqu'à Victor-Amédée III. On y trouve en outre les poinçons et les coins du Piémont et de l'Etat de Gènes depuis 1780 jusqu'à nos jours. Dernièrement on envoya à l'Exposition de Paris de nombreux et brillants essais qui témoignent de l'activité croissante de cette institution. Avant de nous retrouver sur la place Château au point d'où nous étions partis, nous avons encore à visiter l'Académie militaire. C'est un édifice carré, avec une grande cour entourée de portiques et de deux rangs de galèries soutenues par des colonnes de pierre. Un côté est occupé par les archives et un autre par le Théâtre Royal. Il fut commencé par Charles-Emmanuel II et terminé par la régente Marie-Jeanne-Baptiste de Nemours pendant la minorité de Victor-Amédée.

Le but principal de cette institution fut d'instruire la jeunesse noble dans tous les exercices des armes, de la danse, de l'équitation et des belles-lettres. Elle passa à travers diverses phases et subit beaucoup de réformes.

Maintenant elle sert de siége au corps des armes spéciales, selon l'ordonnance récemment émanée du ministère de la guerre.

De ses murs sortirent les principales illustrations de notre ancienne et vaillante armée piémontaise, qui servit de noyau pour la formation de l'armée actuelle, et fut un des plus précieux joyaux de la couronne des rois de Sardaigne, appelés, par suite d'événemens heureux, à gouverner la péninsule italienne, réunie en nation sous leur sceptre.

C. F. BISCARRA.

Reproduction interdite

H Le Lieure Phot Turin.

VUE DES RUES DE LA ZECCA ET DU PO

LA VILLA DE LA REINE

AU sortir de la ville par le pont de Po, laissant à droite l'église de la *Gran Madre di Dio*, se déroule une large allée de peupliers qui conduit en ligne droite au premier plan de la colline; si vous tournez à droite, vous vous trouverez bientôt dans le dédale de petites routes qui aboutissent à ces coquettes et gracieuses villas, jetées ça et là comme des pierreries sur le manteau vert de la longue colline turinaise; mais si du premier plan marqué par les anciens pilastres d'une grille absente, vous préférez continuer tout droit votre chemin, vous pourrez à votre gré reprendre la ligne directe, ombragée d'ormeaux séculaires, ou suivre les méandres d'une route toute récente, aboutissant l'une et l'autre à l'étroit plateau sur lequel s'élève la *Vigne de la Reine.*

C'est le cardinal Maurice de Savoie, second fils de Charles-Emmanuel Ier, qui fit bâtir cette élégante demeure en 1616, ou à cette époque environ. En 1621 il s'occupait déjà d'y faire des changements et des améliorations, et en 1622 venait y jouir de l'œuvre de ses embellissements. Selon le Grossi (1), le romain Viettoli en aurait été l'architecte. Le jésuite Audiberti en fait une description ampouleuse et en donne une mauvaise gravure sur bois.

Le Cardinal, qui avait une véritable passion pour les beaux arts et penchait naturellement vers tout ce qui est beau et grand, n'épargna ni dépenses ni fatigues pour rendre ce séjour un véritable paradis. Il fit peindre à fresque les murailles du palais, et construire derrière un immense et délicieux jardin, qui s'élève en amphithéâtre, qu'il orna de terrasses, de statues, de fontaines, d'épais bosquets et de magnifiques allées, le tout selon le véritable et grandiose style italien d'alors. Ce prince ne tarda pas à s'y entourer de l'élite des savants et des gens lettrés, dont il aimait surtout la conversation.

C'est de la solitude de ces bois touffus et de ces gracieux ermitages, où les membres de cette Académie avaient l'habitude de se réunir, qu'ils empruntèrent, dit-on, le nom de *Solinghi*. Du sein de cette institution, présidée par le Cardinal de Savoie, sortirent bon nombre d'Italiens illustres à cette époque: l'abbé Tesauro, surnommé le phénix du savoir; Antoine Favre, magistrat, plusieurs fois recherché par Louis XIII et qui résista à l'offre brillante des charges de chancelier et de garde-des-sceaux en France pour continuer ses services à sa patrie; Panfili, pape sous le nom d'Innocent X, qui acheva le Vatican; Philippe d'Agliè et bien d'autres encore.

L'historien Vallauri cherche à unir et à confondre en une seule l'Académie romaine des *Desiosi* et l'Académie piémontaise des *Solinghi*. Nous retrouvons en effet les *Desiosi* groupés en 1626 autour du cardinal Maurice, qui s'était rendu à Rome pour le Conclave d'abord et y résidait ensuite en qualité de Cardinal Protecteur de la France, plus tard de l'Autriche. Quoi qu'il en soit, la primauté appartient aux *Solinghi*, qui s'étaient déjà réunis dans les salons *de la Vigne* en 1620 à l'occasion de ce que ce prince voulut célébrer par une fête littéraire et musicale les noces de Christine fille d'Henri IV, qu'en sa qualité de beau-frère il était allé chercher et épouser par procuration en France.

Une ambition moins noble que celle du titre de protecteur des arts et des sciences, ayant poussé Maurice à prendre les armes contre la régente sa belle-sœur, la *Villa* fut victime des fautes de son maître. Incendiée en 1640 par le général français d'Harcourt, elle fut pourtant presqu'aussitôt réparée, et servit de résidence à la jeune princesse Louise, nièce du Cardinal, qui en obtint la main comme gage de paix, après avoir dit adieu à la pourpre. Devenue veuve en 1657 et héritière de la royale demeure, qui prit alors le nom de *Villa Ludovica*, la Princesse l'habita de longues années et en fit par testament, en 1692, un *fide-commis* en faveur des Duchesses de Savoie: devenues Reines de Sardaigne, elles donnèrent à la propriété le nom de *Villa* ou *Vigne de la Reine*. La première qui en eut la jouissance fut Anne d'Orléans, femme de Victor-Amédée II. Sans subir aucune variation essentielle dans sa forme première, la Vigne de la Reine s'agrandit au dix-septième siècle d'après les plans du comte de Castellamonte, et au dix-huitième d'après ceux d'Antoine Massazza comte de Valdandonna et de l'architecte Movari.

La grande salle du pavillon du centre n'est pas une des moindres œuvres du célèbre Sicilien, que tous les Piémontais connaissent et admirent, l'abbé Juvara,

architecte de Victor-Amédée II. La partie supérieure de la salle appartient à l'ordre ionique et la partie inférieure à l'ordre dorique. Les quatre Saisons peintes au-dessus des tribunes sont de Jean-Baptiste Valsolda, bien qu'attribuées à Crosato. Les deux grandes fresques des métamorphoses de Daphné en laurier et de la nymphe Syrinx en roseau, sont de Giacinto Corrado de Molfetta.

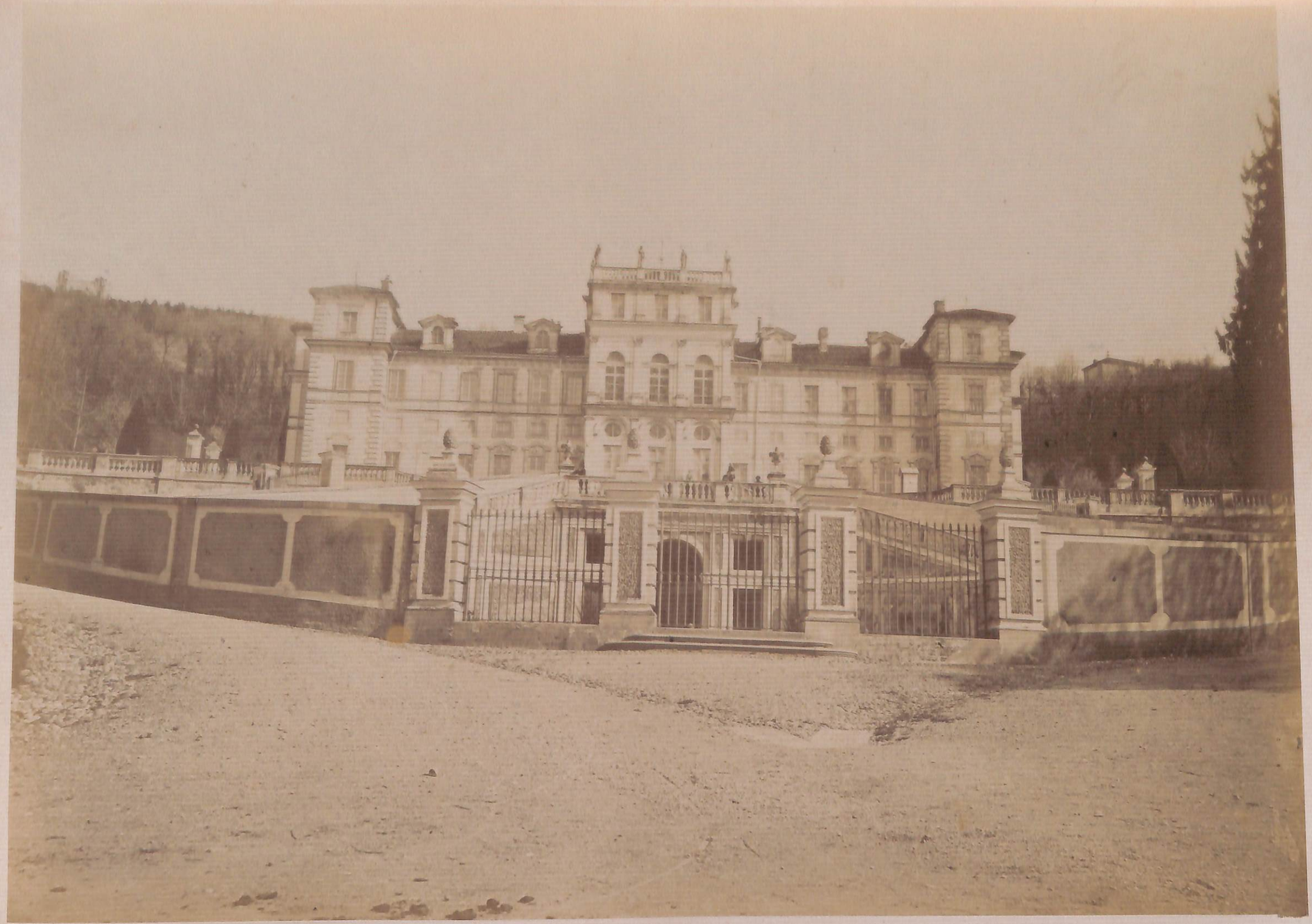
Parmi les nombreuses peintures qui ornent les salles du rez-de-chaussée, deux *dessus de porte* du *Domenichino*, un *tableau* de *Paul Veronese*, la *Visite de la Reine de Saba à Salomon*, un *David* de *Beaumont*, les *Quatre Saisons* du même artiste, un *Enlèvement des Sabines* par *Bassano*, méritent une attention particulière, ainsi qu'un charmant cabinet lambrissé d'incrustations d'ébène et d'ivoire, ouvrage du turinais Piffetto.

Le roi Victor-Emmanuel I passa plus d'une saison à la *Vigna de la Reine*, et quelques habitants de la colline turinaise rappellent encore avec plaisir, non seulement leurs fréquentes rencontres avec le roi et ses filles, mais aussi les visites que la royale famille aimait à faire à ses voisins de campagne. Depuis lors la Vigne ne fut guère honorée par la présence de ses princes, mais debout dans un parfait état de conservation, elle attendait élégante et fière de meilleurs jours. Le destin semble enfin lui sourire, et les mêmes bosquets qui sont nés et ont poussé aux vifs rayons de la science et des arts, ces vastes salles amies des *Solinghi*, sont destinées à abriter et à voir grandir une studieuse jeunesse. Filles des braves qui ont combattu pour l'indépendance de l'Italie, puissent les jeunes femmes élevées dans le pittoresque séjour former, à leur tour, le cœur et l'intelligence d'hommes qui sauront consolider, nous le souhaitons, l'œuvre édifiée par leurs pères. Le noble bâtiment de la *Vigne de la Reine* alors prendra place à jamais parmi les monuments dignes du respect et de l'admiration des citoyens.

Août 1867.

EM. MOROZZO DELLA ROCCA.

(1) *Corografia di Torino*, II, 142.



Reproduction interdite

H. Le Lieure Phot Turin.

VILLE DE LA REINE

NOUVEAU JARDIN PUBLIC

LE nouveau jardin public du Valentin est une gracieuse et élégante miniature faite à l'imitation du bois de Boulogne, mais bien plus heureusement située.

S'appuyant à la rive gauche du Po, il commence à la tête du pont de fer qui porte le nom vénéré de la reine Marie-Thérèse, en souvenir de l'auguste et bienfaisante veuve du Magnanime Charles-Albert, mère du roi Galant-homme, et, suivant les bords du fleuve, il finit à la grille ouest du romantique château du Valentin.

Exécuté par Marc Quignon sur les dessins de Barillet-Deschamps, jardinier en chef de la ville de Paris, l'heureux créateur des merveilles du bois de Boulogne et des jardins de l'Exposition universelle, c'est le rendez-vous choisi par la meilleure société de Turin. D'habiles accidents de terrain savamment distribués offrent à chaque pas les perspectives les plus variées; c'est, du haut de la grande pelouse, un vallon toujours vert qui semble rejoindre sans interruption les premières pentes de la colline opposée; puis, c'est une échappée montrant le vieux château féodal à demi enfoui sous la feuillée; plus loin, c'est le fleuve se perdant au midi dans le vaste horizon que ferment les Alpes et le Mont-Viso; à droite c'est l'immense panorama qui se déroule longuement des premières maisons de la ville à la basilique de Superga. Et partout avec profusion sont semés, pelouses fraîches et vertes, brillantes corbeilles de fleurs, massifs aux feuillages gradués, quinconces séculaires; puis, c'est un lac, des cascades, des ponts rustiques, un chalet suisse qu'ombragent de beaux arbres centenaires, déplacés à grands frais.

Les abords du chalet, agréable café d'été, sont l'endroit préféré par les promeneurs aux douces heures du soir. Rien de ravissant comme cette élégante réunion dans ce lieu si frais, si salubre: tandis qu'une musique choisie réjouit l'oreille, l'œil curieux et charmé s'arrête longtemps sur les grandes dames turinaises qu'emportent toujours trop vite leurs brillants équipages.

Dans les endroits plus isolés et plus tranquilles, on retrouve les mille bruits du soir, la grande voix du fleuve se brisant sur ses digues, les chants des canotiers, les tièdes parfums de la nuit, les causeries intimes et les promenades à deux.

Bien heureuse inspiration fut celle de réserver aux promenades publiques ces lieux enchanteurs, en face de cette riante colline si parsemée de villas qu'on les croirait un produit spontané du sol.

La nature ici s'est montrée prodigue à foison de perspectives grandioses et toujours changeantes; avant tout apparaît la colline des Capucins et son couvent si pittoresque, si poëtiquement réussi qu'il semble créé par un gigantesque caprice humain, et cependant des civilisations, des peuples passent depuis des siècles aux pieds de ce mamelon isolé.

Aux XIIIe, XIVe, XVe siècles s'élevait sur le Monte une forteresse avec tours et créneaux, pour la défense du pont voisin, qui a été déplacé et reculé au commencement de l'empire français. Puis on y construisit une église; le couvent fut ajouté par décret de Charles-Emmanuel Ier, qui, ayant en haute estime les pères Capucins, voulut leur assurer une retraite tranquille et salubre.

Il devait connaître les paroles du sage qui appelle les monastères, maisons de silence et de paix, où Dieu abrite les âmes contre les orages du monde.

Le temple a été bâti sur les dessins du célèbre capitaine et architecte Ascanio Vitozzi, et, souvenir historique singulier, à la consécration de cette église assistait, avec le duc de Savoie et le cardinal Maurice, la reine Christine de Suède, qui, se rendant à Rome, venait de quitter la France, où, par son ordre, s'était accompli dans les galeries de Fontainebleau l'assassinat de Monaldeschi.

Cette église renferme les cendres du fameux Philippe d'Aglié, le ministre favori de la duchesse Christine.

L'importance stratégique de cette hauteur a causé de fréquents déplaisirs à ces bons pères Capucins, malgré l'aphorisme du sage. En 1639, le prince Thomas les délogea et fortifia le Monte. Triste époque où l'on vit, peut-être pour la première et la dernière fois, des Piémontais combattre entre eux; les farouches discordes de leurs princes les rendaient bien excusables. La reine-mère Christine était enfermée dans la citadelle et pressée

vivement par son beau-frère le prince Thomas, qui occupait la ville; les Français alliés de la Régente assiégeaient Turin, et étaient eux-mêmes bloqués par une armée espagnole accourue au secours du prince. La ville, épuisée par la famine, ouvrit ses portes le 20 septembre 1640, et le Monte, pris d'assaut par les Français, fut dévasté et saccagé de fond en comble.

En 1690, Victor-Amédée y logea une garnison; les années 1703, 1706 et 1799 furent aussi fatales à cet édifice. On y voit encore les boulets lancés de la citadelle par le général Foresta contre les batteries qu'avaient élevées les Austro-Russes commandés par Vukassowich.

Transformé en collége de 1802 à 1818, le couvent fit ensuite retour aux Capucins, qui y demeurèrent en paix jusqu'à la suppression des corporations religieuses. — Que deviendra ce vaste couvent déjà si éprouvé? Sera-ce un refuge, un hôpital, une immense fabrique industrielle, ou une simple villégiature? Il importe peu, pourvu qu'on ait toujours l'accès de l'esplanade, que le touriste y puisse venir admirer ce magique point de vue embrassant toute la ville et ses campagnes verdoyantes. Du même point, on découvre tout l'ensemble du nouveau jardin public, et quand l'œil fatigué s'est égaré des heures entières parmi les sommets neigeux des grandes Alpes, il retrouve avec bonheur cette fraîche création moderne, et le fleuve qui lui fait une ceinture de reflets et d'ombres.

Un beau projet doit prolonger ce jardin jusqu'au petit mur d'enceinte; un pont relierait les deux rives; au pied du Valentin un grand escalier double, à pentes arrondies, formerait un bassin naturel pour la flottille turinaise.

Septembre, 1867.

H. LE LIEURE.

Reproduction interdite

H Le Lieure Phot Turin

VUE DU NOUVEAU JARDIN PUBLIC

LE PO ET LA COLLINE

LE Po, ce roi des fleuves de la péninsule, est la grande artère fécondante de l'Italie Septentrionale, qu'il arrose des Alpes à l'Adriatique.

Déjà connu des Grecs sous le nom d'*Eridano*, c'est dans ses eaux, dit-on, que le présomptueux Phaéton fit verser le char de son père; la fable n'indique pas l'endroit précis de sa chute, ni la manière dont il se tira de ce mauvais pas.

Sous le nom latin de *Padus*, il se trouve lié à toute la période romaine et aux invasions des barbares.

Sous son nom moderne il assista aux démêlés incessants des républiques italiennes et aux grandes luttes sanglantes des Allemands, des Espagnols et des Français, qui venaient régulièrement vider leurs querelles dans les plaines du Piémont et de la Lombardie. Sur ses bords Annibal, par la prise de Turin, commença la série de ses victoires, et, vingt siècles plus tard, Napoléon y apprit à gagner les batailles dans son admirable campagne d'Italie.

Il y a quelques mois à peine, une armée libératrice passait le fleuve à son embouchure, et, depuis, le Po ne traversant plus qu'un pays de peuples frères, peut être justement, comme le Nil en Egypte, appelé le père nourricier de l'Italie.

La colline de Turin s'étend de Gassino à Moncalieri. Sur les premières pentes de ce côté s'élève l'ancien château historique, demeure favorite de Victor-Amédée II; c'est là que mourut le roi Victor-Emmanuel Ier. Aux pieds du château se développe en amphithéâtre la vieille ville, bâtie presqu'entièrement des débris de l'antique Testona, cité considérable et puissante république, disparue depuis le XIIIe siècle.

Le fleuve devient plus large, les villas se font plus nombreuses sous les arbres. En descendant le Po, on passe au bas de Cavoretto, seigneurie autrefois indépendante, qui n'est plus maintenant qu'un but de ravissante promenade. Encore quelques instants et nous verrons la grande cité; voici la douane de ville. Déjà les hauts pavillons du Valentin se découpent en noir sur le ciel; à gauche, c'est le contrefort de la romantique Vallée des Saules (Val dei Salici) avec ses villas éparpillées dans la verdure.

La plus remarquable, en façe du Valentin, fut autrefois un séjour de fêtes délicieuses et de voluptueux repos pour la duchesse Christine. Cet édifice grandiose, dont il ne reste plus qu'une partie, connue sous le nom de villa Prever, fut commencé en **1648**, terminé en **1653**, et dix ans se passèrent à l'embellir. Suivant la tradition, Madame Royale, comme la grande Sémiramis aux bords de l'Euphrate, pouvait se rendre au Valentin par une mystérieuse galerie creusée sous le fleuve. C'est de ce point qu'en **1706** l'ingénieur Bertola ravitailla longtemps la ville assiégée, au moyen d'outres submergées; malheureusement l'ennemi s'en aperçut, et barra le fleuve par de grands filets.

Non loin de là se trouve l'antique Kartmann, maintenant villa Lates, où, suivant les croyances populaires, est enterré un trésor considérable, enfoui par ses anciens maîtres. Sur l'arête de la colline s'élève la vieille église de Sainte-Marguerite, et, non loin de là, l'Hermitage, fondé par le duc Charles-Emmanuel Ier, à la suite d'un vœu pendant la cruelle peste de **1599**, et transformé ensuite en chapelle de l'Ordre suprême de l'Annonciade.

L'église, bâtie en **1602** sur les dessins de Valperga, fut restaurée et agrandie de quatre chapelles en **1780**; on y voyait les armoiries et les tombeaux des chevaliers défunts de l'Annonciade.

Dans le jardin, les cellules des Camaldules étaient disposées régulièrement; chacun d'eux avait une habitation commode, formée de deux chambres et d'un oratoire. Affecté par la révolution à un usage profane, l'hermitage est aujourd'hui propriété privée.

En façe du chalet du jardin public existe la délicieuse et modeste villa Balbo, retraite de prédilection du comte César, qui y dicta plusieurs ouvrages, parmi lesquels celui *Delle Speranze d'Italia.*

Dans ces mêmes parages du Po voguent, lentes ou rapides, les barques coquettes du canotage turinais. Cette institution a pris, depuis deux ans, un rapide essor sous l'impulsion du comte de Villanova. L'invincible *Cerea* et l'*Eridano*, présidé par S. A. R. le duc d'Aoste, forment le centre de nombreuses sociétés d'amateurs, qui organisèrent, à l'occasion du mariage de leur auguste protecteur, une fête charmante, que vint clore un feu d'artifice

sortant féeriquement du milieu des eaux bordées de portiques de feu.

Continuant maintenant notre marche, nous laissons à droite le Polygone, derrière nous le Pont de fer; nous longeons le Rubatto et ses bataillons de blanchisseuses: voici le faubourg de Po, le pont de pierre qui passe pour indestructible. Une admirable promenade conduit à la Madonna del Pilone, dont l'église est élevée sur l'emplacement d'un moulin, en souvenir d'une jeune fille sauvée par miracle; gracieuse tradition pieusement conservée dans le pays.

A la gauche du Po s'étend l'immense champ de bataille où le prince Eugène se couvrit de gloire à la victoire de Turin; l'action s'engagea près de l'église de la Madonna di Campagna, où furent ensevelis plusieurs personnages de distinction, parmi lesquels le maréchal Marsin, généralissime des Français.

Plus loin, toujours sur la gauche, on trouve le Parc, autrefois délicieuse résidence royale, si grande, si belle, si enchanteresse, que le Tasse y puisa l'inspiration pour décrire le jardin d'Armide, ainsi que le poëte l'affirme lui-même dans une lettre écrite des prisons de Ferrare (1).

Depuis longtemps nous domine l'immense basilique de Superga, dont nous avons tous, au moins une fois, gravi la montée. L'église fut bâtie, sur les dessins de Juvara, par le roi Victor-Amédée en témoignage d'actions de grâce pour la délivrance de Turin et du royaume. La première pierre fut posée le 20 juillet 1717; le travail fut long et coûteux, car on dut monter péniblement et pièce à pièce tous les matériaux, les marbres et les colonnes. Elle fut inaugurée le 1er novembre 1731, mais ne fut achevée qu'en 1778. — C'est, depuis 1732, la sépulture des princes de la maison de Savoie; le dernier roi décédé occupe toujours un caveau provisoire, au centre de la croix formée par les tombes anciennes.

Le 8 septembre les rois y vont habituellement suivre les offices divins pour accomplir le vœu de leur ancêtre fondateur. Des hauteurs de Superga on découvre toute la plaine du Piémont, et même, quand l'atmosphère est très pure, on peut voir miroiter à l'horizon les aiguilles du dôme de Milan.

Cette position servit souvent aux savants pour des recherches scientifiques; ils y firent de fréquentes observations météorologiques et astronomiques. Beccaria y établit sa première station de triangulation pour la mesure d'un arc du méridien.

On y observe quelquefois un fait singulier: la croix de la coupole est parfois surmontée d'une colonne de fumée; ce phénomène curieux, longtemps considéré comme surnaturel, n'a jamais été parfaitement expliqué.

H. LE LIEURE.

(1) *Scritti inediti di* TORQUATO TASSO. Torino 1838.

84451

Reproduction interdite

H. Le Lieure Phot Turin

VUE DU PO ET DE LA COLINE